



HAL
open science

Scandale à la porcherie. Analyse d'une révolte contre l'inégalité sexuelle.

Marcela Iacub

► **To cite this version:**

Marcela Iacub. Scandale à la porcherie. Analyse d'une révolte contre l'inégalité sexuelle.. Michalon, pp.126, 2018, 978-2-84186-895-7. <hal-04236936>

HAL Id: hal-04236936

<https://hal.science/hal-04236936v1>

Submitted on 11 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Version auteur

Dédicace:

Au mouvement #balancetonporc dont l'originalité, le sérieux, la drôlerie et la poésie m'ont permis de questionner certaines de mes idées à propos des violences sexuelles faites aux femmes.

Scandale à la porcherie

Analyse d'une révolte contre l'inégalité sexuelle

Première Partie. De l'art de balancer son porc

En France, la révolte contre les violences sexuelles qui suivit l'affaire Weinstein pris sa force et sa forme de l'injonction controversée qui la fit naître le 13 octobre 2017:

« Balancetonporc »

Quelques jours plus tard, deux cent mille messages avaient été postés sous le hashtag et huit cent mille début février 2018 alors que le mouvement s'étiolait.

Le succès inattendu de #balancetonporc fit éclore aux États Unis, le 15 octobre, le mouvement #metoo à partir d'un tweet de l'actrice Alyssa Milano. Certes, le hashtag existait depuis une dizaine d'années. Il avait été créé pour dénoncer les violences sexuelles envers les femmes noires mais il n'avait connu jusqu'alors qu'un succès mitigé. D'ailleurs, ce sont deux journaux, le New York Times (5 octobre) et le New Yorker (10 octobre), qui déclenchèrent l'affaire Weinstein, non les réseaux sociaux. C'est pourquoi aux yeux d'Alissa Milano #MeToo ne devait pas servir à dénoncer des individus en particulier ou les agressions qu'ils avaient commises -c'étaient les médias traditionnels qui s'en chargeaient -mais à rendre compte de « l'ampleur du problème ». Dans la journée, deux cent mille #MeToo

répondent au message de l'actrice. En à peine un mois il traversera 85 pays et il sera tweeté 85 millions de fois.

Pour la journaliste Sandra Muller, l'inventrice de #balancetonporc, le sens de son interpellation était quelque peu différent. Peut être anticipait elle que les médias en France n'allaient pas dénoncer massivement les agressions sexuelles commises par les membres des élites de la société comme le feraient leurs homologues américains. Peut être était elle consciente que ce mélange de machisme et de servilité envers les « puissants » qui les caractérise rendrait cette tâche impossible. Loin d'être un soutien des dénonciations des médias Tweeter devrait les remplacer. Voilà l'hypothèse qui pourrait expliquer ce que Sandra Muller convia les femmes à faire sous le hashtag balancetonporc. Il ne s'agissait pas de pousser les femmes à dénoncer leurs agresseurs à la justice mais à *raconter* « en donnant le nom et les détails » les harcèlements sexuels qu'elles auraient subis dans leur travail. De faire, en substance, comme elle qui avait décrit les grossièretés verbales que son ancien patron s'était permises à son égard à l'occasion d'une soirée de travail fort arrosée. En bref, elle cherchait à faire en sorte d'exposer ces hommes là à la honte publique.

Dénoncer sur Twitter ou devant la justice sont deux actes qui s'opposent aussi bien dans leur forme que dans leur but. L'un cherche à punir selon la logique du droit: priver de liberté, faire payer certaines sommes d'argent, se soumettre à des procédures décrites d'avance. L'autre, à provoquer la honte publique lorsque des noms et des situations précises sont évoquées. D'ailleurs, la personne qui agit de cette manière, celle qui raconte un acte illégal ou immoral dont elle a été victime, s'expose à la fureur des lois car elle peut être l'objet d'une plainte en diffamation. Elle se met dans une situation de fragilité. Elle est dans le cas de figure opposé de celle qui s'adresse à la justice. De fait, Sandra Muller fut l'objet d'une plainte en diffamation par celui dont elle avait raconté les exploits et ce, même si ce dernier ne les avait pas niés. Raconter publiquement une histoire de cette nature est aussi informer. C'est une manière de faire savoir quelque chose non pas en se limitant à montrer « l'ampleur du problème » ou en se servant de catégories abstraites ou des chiffres mais des expériences de ceux qui les ont vécues.

Si le hashtag de Sandra Muller produit un flot ininterrompu de récits, ces derniers ne suivirent pas les consignes de sa créatrice. D'abord, très peu de noms furent cités. Aussi bien celles qui se sont exprimées que ceux dont les violences ont été évoquées étaient anonymes. Ce sont les médias classiques, non tweeter, qui ont recueilli des récits nominatifs dont certains ont abouti devant la justice. Mais en France, comme il fallait s'attendre, le

nombre de ces dénonciations fut minuscule au regard du déferlement qu'ils ont connus aux États Unis. À partir de l'affaire Weinstein, pendant plusieurs mois, il ne se passait pas un jour sans qu'une célébrité des médias, du monde du spectacle mais aussi du monde entreprises ne tombe littéralement sous le coup d'une dénonciation publique. Ces hommes là furent immédiatement limogés de leurs postes ou virent leur carrière arrêtée. Tandis qu'en France, les élites furent protégées et beaucoup de dénonciatrices suspectées et blâmées. C'est pourquoi la véritable révolte des femmes s'exprima comme Sandra Muller semble l'avoir anticipé sous le hashtag [balancetonporc](#).

Or cette limitation loin de desservir la cause des révoltées la rendit plus intéressante. En effet, aux États Unis elle s'étiola dans le voyeurisme, sous l'excitation que provoque chez le public la mise à mort médiatique des personnalités admirées et enviées. Comme il arrive souvent, la vue du sang de son prochain prend le devant sur les raisons qui le font couler. Le public ne peut pas résister à la jouissance que lui procurent ces spectacles et l'on arrête aussitôt de penser. Tandis que sous le hashtag [balancetonporc](#) cette fête punitive n'eut jamais lieu.

Certes, on ne peut pas ignorer le fait que tout anonymes que furent ces récits ils décelèrent une sorte de menace. Comme si celles qui les avaient rédigés disaient que cette auto limitation qu'elles s'imposaient pourrait vite basculer dans une dénonciation nominative. C'est cette puissance retenue, cette démonstration de force que les pourfendeurs du mouvement se mirent à craindre. C'est ainsi que ces drôles de justiciers dénoncèrent les affreuses, les intolérables « délations » qu'ils contenaient.

Ensuite, si Sandra Muller avait invitées les tweeteuses à parler des harcèlements sexuels au travail, ces femmes évoquèrent aussi des violences plus ou moins graves qu'elles avaient subies dans tous les contextes: dans les entreprises, à l'école, à l'Université, dans les transports, dans les rues, dans leurs familles. (note, voir un choix de ces tweets dans l'Annexe).

Des centaines, des milliers de femmes ont raconté les violences qu'elles avaient subies depuis leur enfance ou leur adolescence. Des violences qui allaient des crimes les plus graves à des actes d'impolitesse ou des commentaires sexistes. Ainsi, par exemple, à côté d'un récit sur des viols incestueux subis pendant l'enfance, il y avait d'autres comme celui-ci:

« Dans la rue un mec m'a dévisagé, puis il a dit à ses potes "trop moches les filles ici". Je n'ai pas la prétention d'être belle, mais j'ai le droit d'être respectée. Ça mérite un [#balancetonporc](#) non ? »

Compte tenu du nombre limité de signes par message que tweeter autorise à poster, ce fut une marée de micro récits. Cette contrainte obligea les narratrices à ramasser des séquences entières de leurs existences, des émotions débordantes, des douleurs palpitantes, en quelques mots. Il en résultèrent des récits poétiques, poignants, terribles et parfois drôles aussi. Lorsque l'on rassemblait les uns avec les autres on avait le sentiment d'un texte unique dont le narrateur était un sujet à la fois hypersensible et impersonnel qu'on était tenté de concevoir comme « les femmes », toutes les femmes. Comme si Sandra Muller avait réussi à faire parler une entité abstraite, le genre féminin, alors que ce dernier est dépourvu des organes adéquats pour émettre le moindre son, pour composer une quelconque phrase. Sans compter que ces femmes étaient loin de représenter sociologiquement parlant, toutes les femmes. Tweeter est un réseau social dont les usagers sont majoritairement des jeunes. Aussi bien le contenu des récits que la maîtrise de l'écriture rendent compte du statut social de celles qui ont participé à cette drôle de révolte. Ce sont des femmes diplômées, des cadres, des étudiantes du supérieur qui suivirent majoritairement l'injonction de balancer leurs porcs.

Cette question est centrale pour comprendre la portée de cette révolte: le fait que ce soient des femmes appartenant aux couches privilégiées de la population qui se plaignent de la position d'objet sexuel dans lequel elles étaient mises dans tous les contextes. À commencer par celui dans lequel et par lequel elles sont censées atteindre leur liberté et leur autonomie, celui du travail. Voilà qui diffère des traditionnelles protestations contre l'impunité des violences sexuelles dont les femmes sont victimes qui supposent des fait nombreux certes, mais isolés, qui interpellent directement la loi et le fonctionnement de la justice pénale. Ici c'est la vie ordinaire, c'est une culture qui est mise en accusation. Mais voilà qui diffère aussi de la dénonciation des inégalités professionnelles ou salariales que le féminisme traditionnel et les politiques publiques traitent comme une discrimination semblable au racisme: le sexisme. Ici, les inégalités au travail sont attribuées à la position d'objet sexuel qui ont les femmes dans la société et non pas à une prétendue infériorité intellectuelle ou professionnelle. C'est pourquoi à l'invitation faite par Sandra Muller de dénoncer les harcèlements au travail les tweets ont répondu en racontant les violences et les humiliations dans tous les contextes.

Or, l'exploit poético politique qui en résulta n'aurait pas été possible si le hashtag s'était servi des mots moins provocateurs, moins ambigus, moins métaphoriques. Il faut avouer qu'il est très difficile de rester muette ou de ne

pas avoir d'opinion lorsqu'une autre femme vous invite à balancer votre porc. (note: Pour une excellente analyse des usagers du mot porc dans les combats féministes aux États Unis voir Misgav Har-Peled, « Comment le cochon est devenu un gros porc » Slate, 13 mai 2018).

A. Défendre la condition porcine des hommes.

L'impact qui a eu sur les femmes le fait qu'on les invite non pas à dénoncer leurs agresseurs devant la justice mais à balancer leurs porcs dans Twitter ne passa pas inaperçue chez les pourfendeurs de cette révolte. Je fais allusion, bien évidemment, aux journalistes et aux prétendus intellectuels qui officient chaque jour, religieusement, dans les médias traditionnels. Ils y décelèrent une sorte d'obscénité, une forme de la pornographie médiatique qui les offensa jusqu'à compromettre littéralement leurs capacités interprétatives.

Il y a probablement deux explications à ces réactions si vives. En France -et cela doit être le cas dans les pays dans lesquels le machisme est comparable -les journalistes et les personnalités publiques mâles expriment collectivement à chaque fois que l'occasion se prête un culte presque fanatique de la protection de ce qu'ils appellent « la vie privée ». Leur exposition médiatique fait qu'ils craignent qu'une maîtresse délaissée, qu'une aventure d'un soir ne finisse par être rendue publique en compliquant leurs relations de couple.

S'il est difficile pour les anonymes de laisser secrètes pendant longtemps des relations extra conjugales, pour ceux qui jouissent d'une grande exposition médiatique l'est encore plus. Même ceux qui ne trompent pas leurs compagnes sont particulièrement solidaires de ceux qui le font. Cela moins par une sorte de libéralisme des mœurs que par une conscience qu'ils ont des privilèges sexuels et sentimentaux dont jouissent les mâles appartenant aux couches supérieures de la société, privilèges que la célébrité rend encore plus forts. Je fais allusion à la grande facilité qu'ils ont à trouver des maîtresses et des épouses jeunes et « jolies » en dépit de leur âge ou de leur physique disgracieux (note: voir deuxième partie).

Ils ne songent même pas aux violences sexuelles dont eux ou les hommes dont ils se sentent solidaires pourraient être accusés. Ils ne les conçoivent même pas chez les individus de leur caste, de leur classe. C'est ainsi qu'ils interprètent presque systématiquement les plaintes de ce type soit comme

des vengeances soit comme des moyens de gagner de l'argent. En bref, les femmes qui ont l'impudeur de faire cela sont des « putes » -ce mot faisant allusion à celles qui font commerce de la prostitution et non pas à celles qui couchent avec le premier venu, sans des « vrais sentiments ». Loin d'être prises au sérieux elles doivent être traitées comme de viles mercenaires. Y compris lorsqu'elles sont nombreuses à dénoncer le même homme. Si chez les citoyens lambdas la pluralité de dénonciatrices est un indice sérieux de la véracité des plaintes individuelles, dans le monde des médias, du spectacle et de la politique les choses sont interprétées autrement. Comme untel est riche et célèbre ces « putes » profitent pour récolter de l'argent des relations sexuelles consenties et parfois entièrement inventées.

C'est ainsi que craignant à tort des dénonciations nominatives sur Twitter pour eux ou pour leurs proches ils n'eurent de cesse de conseiller les présumées victimes d'aller porter plainte devant la justice au lieu de sombrer dans l'enfer de balancetonporc. Pourtant ils savent fort bien que les actions juridiques de ce type sont terriblement difficiles à prouver, qu'elles sont longues et très coûteuses. D'ailleurs, un grand nombre de ces violences notamment lorsqu'elles sont verbales ne correspondent à aucun crime ou délit. Sans compter que lorsqu'elles touchent les hommes de leur caste, ces derniers peuvent embaucher les avocats les plus chers et les plus habiles. C'est pourquoi leurs injonctions à ne pas se laisser entraîner par balancetonporc et à porter plainte devant la justice étaient pour eux une manière de dire à ces femmes, à ces « putes », d'aller se faire voir au tribunal.

La deuxième explication de leur consternation par le hashtag est beaucoup plus profonde et touche aux sources intellectuelles et culturelles de leur machisme. Comme la bienséance leur empêchait de défendre leurs théories directement ils en inventèrent une autre qui disait la même chose d'une manière détournée, pour que les bons entendants entendent. C'est ainsi qu'ils osèrent une comparaison tout à la fois choquante et loufoque. Le hashtag était à leurs yeux affreux comme les dénonciations des juifs sous le régime de Vichy. Comme si ces derniers avaient été déportés parce qu'ils avaient molesté ceux qui les balancèrent à leurs tueurs.

Pourtant si l'on perce plus profondément cette comparaison on repère qu'en réalité, elle cherche à défendre une théorie de la condition porcine des mâles, une vieille théorie machiste qui est pourtant encore très active dans les figures de style de la langue française et dans les représentations de la sexualité.

a. Les usages sexuels du cochon

Selon Michel Pastoureau, c'est entre le XVe et le XVIIe siècles que le cochon symbolise en Occident la lubricité et la débauche. Jadis, ce rôle était dévolu au chien, blanchi lorsque son statut de compagnon des humains s'établit et se renforça. (note: Michel Pastoureau, *Le cochon*, Paris, Gallimard, 2013, préface de Jean Pierre Coffe et *Le roi tué par un cochon*, Paris, Point Seuil, 2018).

Une célèbre chanson paillardes, La Rirette (note: cité par Misgav Har-Peled, op. cit) composée en 1789 atteste de cette tradition symbolique associée au cochon. C'est l'histoire d'une femme, Jeannetton, qui prend sa faucille pour aller aux champs. Elle y trouve quatre garçons dont l'un d'entre eux, le plus « hardi », la viole. La chanson se termine par ces vers:

« La morale de cette histoire c'est que les hommes sont des cochons....

La morale de cette morale c'est que les femmes aiment les cochons ».

C'est cette tradition de pensée qui pourrait expliquer que ces journalistes et ces intellectuels de télévision ne trouvèrent pas obscène de comparer la révolte des femmes par tweeter à la dénonciation des Juifs sous Vichy. Aussi bien les harceleurs sexuels que les Juifs ne sont pas coupables d'être ce qu'ils sont. Comment peut on accuser les hommes, les accuser individuellement et publiquement de se comporter comme des cochons puisque chez eux c'est un trait de naissance, puisque c'est leur condition?

En effet, ces justiciers des médias pensent la sexualité masculine dans cette ancienne grammaire de la cochonnerie. Cela signifie que la sexualité est chez l'homme quelque chose d'antisocial et d'inquiétant qu'il partage avec les animaux, en l'occurrence avec cette bête lubrique et immonde qui est le porc. Selon une tradition de pensée qui remonte à l'Antiquité l'homme est censé s'émanciper de son animalité grâce à son âme divine, en maîtrisant la bête qui gît en lui. (note: pour une analyse de cette tradition de pensée voir Pierre Olivier Dittmar «Ce que la fable fait à l'animal: regard anthropologique sur l'instrumentalisation morale des bêtes au Moyen Âge », *Sens-Dessous*, 2015/2, n 16, pp 91-99). Antisocial et inquiétant, certes, mais « nécessaire » aussi. Le tout étant de mettre en place des de « digues » qui puissent tout à la fois surveiller et laisser s'exprimer le cochon qui sommeille. Pendant des siècles c'était aux femmes de maîtriser le porc qu'il y avait en chaque homme. Cette fonction les rendit responsables non seulement des violences

dont elles étaient victimes mais aussi de tous les stigmates attachées à la sexualité, cette activité sale, cette cochonnerie.

Afin de civiliser la bête il fallait que les femmes embarquent les hommes dans le mariage. Et aussi qu'elles se montrent discrètes et modestes dans leur allure et dans leurs manières pour ne pas provoquer l'animal de ferme pétrie dans leurs viscères. C'est lorsque les femmes se comportaient mal, lorsqu'elles étaient pas capables de civiliser le cochon qui sommeille en chaque homme qu'elles étaient molestées. Les dénoncer était une manière de se déresponsabiliser de ne pas tenir leur rôle de civilisatrices des cochons. Celle ci est la conclusion de La Rirette. Si les hommes violent les femmes c'est parce qu'elles aiment les cochons. C'est, en somme, d'elles que le comportement masculin en dépend. Jeanneton n'avait pas à se rendre seule aux champs avec sa faucille alors qu'elle n'était pas prête à s'en servir pour défendre son honneur.

En France jusqu'au milieu du 19eme siècle pour ne pas être tenues responsables des méfaits du cochon il fallait que les femmes se défendent physiquement de ses assauts jusqu'au dernier souffle. L'invention pendant cette époque du consentement sexuel mis fin à cette brutalité et élargit les possibilités des femmes de faire condamner ceux qui les avaient violentées. (pour l'invention du consentement sexuel au 19eme siècle voir Marcela Iacub, *Le crime était presque sexuel et autres essais de casuistique juridique*, Paris, Flammarion, 2003).

Or après la révolution des mœurs des années 1970 cette fonction des femmes changea de forme et perdit une partie de son emprise. Si l'ancienne idée subsista à peine transformée dans la morale sexuelle ordinaire, celle qui organise les relations normales, consenties, les lois donnèrent aux femmes des armes juridiques fortes pour civiliser la violence du cochon. Maintenant elles ne seraient plus responsables de ces débordements. Ce seraient les hommes qui devraient les assumer. Or n'ayant pas pu sortir de cette grammaire du cochon la sexualité continua à être associée à quelque chose de dangereux et d'inquiétant.

De ce terrible danger est née une nouvelle figure du mal sexuel dans le droit pénal, celle du « pervers » qui n'a plus rien à voir avec le cochon, ses pulsions débordantes et « nécessaires ». (note: Pour une histoire juridique de ces transformations voir Marcela Iacub, *Par le trou de la serrure, une histoire de la pudeur publique*, Paris, Fayard, 2008).

Cette survie limitée en cas de violence de l'ancienne théorie du cochon dans les relations normales, est l'objet d'âpres débats. Ou doit on poser les

frontières entre un cochon normal et un autre qui doit être pointé du doigt et traîné devant la justice? C'est surtout dans les discussions sur le harcèlement sexuel que ces discussions sont les plus vives.

Aux yeux des pourfendeurs de balancetonporc le fait que les hommes se montrent insistants pour entamer une relation avec une femme relèverait d'une forme naturelle voire saine de la sexualité masculine. Celles qui tentent de le nier feraient preuve selon eux d'une hostilité envers la sexualité elle-même. Plus. Ils accusent les politiques anti harcèlement de livrer une guerre des sexes car dans leurs représentations il n'y a que des cochons qui ont des pulsions sexuelles, les femmes n'étant que de digues.

Or la théorie sexuelle du cochon ne montra seulement toute son actualité chez les pourfendeurs de balancetonporc. Sandra Muller elle-même semblait la partager. Interrogée à propos des raisons que la conduisirent employer le mot porc dans le hashtag elle expliqua qu'un article du Parisien consacré à Harvey Weinstein était intitulé ainsi: « À Cannes, on l'appelait le porc ». C'est cela qui l'aurait inspirée.

Même si pour Sandra Muller le sens du mot porc est très négatif, il n'empêche qu'elle partage avec les pourfendeurs du mouvement la même conception de la sexualité masculine. Weinstein est un porc parce qu'il ne sait ou qu'il ne veut pas contrôler la partie animale qui sommeille en lui comme en chaque homme. C'est la honte d'être pointés du doigt comme étant des porcs qui fera que les grands ou les petits chefs répriment leurs pulsions « animales », « naturelles ».

b. Du bonheur d'être la proie d'un cochon.

C'est pour venir à l'aide des défenseurs de la condition porcine des hommes qu'en janvier 2018 cent femmes ont exigé dans une tribune publiée au Monde qu'on protège leur liberté d'être sexuellement importunées. Outrées par le mouvement #balancetonporc - qui constituerait à leurs yeux une véritable menace à cette liberté - elles se sont données la peine d'en dénoncer le danger. Or le mot importuner n'était qu'un pléonasme. Ce qu'elles revendiquaient en réalité était le droit des hommes de harceler sexuellement les femmes. Le droit donc de permettre au cochon qui sommeille en eux d'exprimer sa véritable et charmante nature.

Le principal intérêt de ce texte est celui de préciser d'un point de vue féminin une théorie sexuelle de l'humanité qui est en réalité une adaptation des représentations d'origine médiévales de la condition porcine des mâles. Pour les signataires de cette tribune la sexualité dont elles se revendiquent les défenseuses est une scène menée par des hommes aux pulsions bestiales et incontrôlables que les femmes acceptent, refusent ou « comprennent ». C'est pourquoi toute tentative de limiter par la loi ou par la honte publique les harcèlements des cochons exprimerait la volonté de réprimer la sexualité elle-même. Mais comment penser les choses autrement si cette dernière n'est qu'une pure expression des pulsions des hommes-porcs?

Les signataires n'imaginent même pas une seconde que ce soient les femmes aux pulsions bestiales et incontrôlables qu'importunent les hommes de leurs assauts. Ce sont toujours elles les objets que l'on convoite. Dans leur bestiaire il n'y a la moindre place pour imaginer des truies hantées par les mêmes pulsions que les porcs. C'est cette inégalité supposée naturelle dans la position sexuelle des hommes et des femmes que rendait soudain cette tribune terriblement désuète. Et pourtant les signataires de ce pamphlet étaient persuadées qu'elles n'étaient pas des femmes soumises comme la pauvre Jeannetton mais au contraire parfaitement émancipées. Ce sont des femmes qui travaillent et certaines d'entre elles sont devenues mondialement célèbres grâce à leurs métiers comme c'est le cas de Catherine Deneuve, signataire emblématique de cette tribune. C'est pourquoi elles revendiquent dans ce texte le fait d'être socialement dédoublées. D'une part, elles peuvent être des chefs d'entreprise et de l'autre des proies des cochons. Plus encore. Car loin de se voir elles mêmes comme des simples proies, comme des victimes résignées, elles sont fantasmatiquement accrochées à cette scène sexuelle dans laquelle elles sont des objets de la lubricité porcine comme ce fut le cas du personnage joué par Deneuve dans *Belle de Jour* (1967).

En effet, la scène sexuelle qui hante ce pamphlet est née à une époque dans laquelle les femmes investirent en masse les universités et le monde du travail tandis que dans leur vie sexuelle et familiale elles continuaient à être dominées par les hommes. Les femmes émancipées de l'époque s'excitaient en fantasmant un érotisme « ancillaire » qui leur servait de compensation à leur nouveau pouvoir social. Paradoxalement, rien ne semblait plus excitant aux femmes de cette génération que cette position sexuelle d'objet dont on jouit. La différence des sexes était assurée. Elles continuaient à être des femmes. Et pauvres de celles qui n'arrivent pas ou n'arrivent plus à réaliser cet accroche fantasmatique avec la position d'objet de jouissance des cochons!

B. Chez le cochon, rien n'est bon.

Les animateurs des médias n'ont pas eu la patience ni l'envie de lire de qui se passait sous le hashtag balancetonporc. Moins encore de suivre la tournure qui prenait la révolte des femmes aux États Unis et dans le monde. Je ne fais pas allusion aux « justiciers-défenseurs-des cochons » mais aux journalistes lambdas dont l'inculture générale, le manque de curiosité et d'audace compromettent chaque jour le rôle qui échoue aux médias dans un régime démocratique.

C'est ainsi qu'en tant qu'animateurs du débat public ils ont investi le féminisme officiel comme porte voix de ce mouvement. N'est ce pas vrai que depuis plusieurs années c'était ce féminisme là qui avait le quasi monopole des discours et des luttes contre les violences sexuelles dont les femmes sont victimes?

Ils n'ont pas remarqué que si cette révolte avait exprimé des revendications féministes classiques ce sont les associations qui les représentent qui auraient dû la déclencher et en entretenir sa flamme. Or ce fut Sandra Muller qui le fit alors qu'elle affirme ne pas se sentir féministe. D'ailleurs, pendant les premières semaines de la révolte, les associations féministes cherchèrent à organiser des manifestations pour transporter celles qui exprimaient leur colère de Twitter vers les rues mais ces dernières ne sont pas venues. On n'y voyait que les rares militantes de toujours.

Très vite le débat que suscita balancetonporc dans les médias fut une jute entre les défenseurs des cochons et les représentantes du féminisme officiel. Or l'opinion publique n'allait pas tarder à comprendre que ce débat n'était en réalité qu'un dialogue des sourds.

En effet, au fur et à mesure que ces discussions se déroulaient le discours du féminisme officiel prit un tournant inattendu. Cela commença à la fin du mois de janvier.

Lorsque Caroline de Haas répondit à celles qui revendiquaient la liberté d'être sexuellement « importunées » elle déclara:

« Les porcs et leurs alliés ont raison de s'inquiéter ».

Cette phrase passa inaperçue mais elle anticipait un changement profond dans la manière de rendre problématiques les violences sexuelles envers les femmes depuis que les débats avaient commencés. Ce n'était plus question que les hommes pouvaient se comporter comme des porcs mais qu'ils *étaient* des porcs. Cette synecdoque était beaucoup plus qu'une figure de style sans transcendance. Il y a dans cette phrase l'idée selon laquelle le porc prend le pouvoir sur l'homme d'une manière permanente. Ce n'est plus un individu confronté à ses pulsions de porc. Ce sont ces pulsions là qui prennent le contrôle sur son être. Désormais c'est l'humain qui devient l'instrument du porc.

Cette créature presque démoniaque répand une idéologie dont le but est de faire en sorte que les femmes soient sexuellement disponibles aux mâles aux moindres frais comme dans la pornographie, sa propagande la plus redoutable. Le fait de se comporter comme des porcs n'est plus l'affaire de quelques uns qui méritent d'être mis à carreau et éduqués. Il s'agit d'une guerre d'un genre contre l'autre qui ne connaîtra jamais de fin telle la lutte entre le Bien et le Mal. Et cela parce la domination masculine est une invariante anthropologique, née de l'envie des hommes du pouvoir qui ont les femmes d'enfanter. Contre cela, seule la violence du droit pénal peut être efficace. Non celle du droit actuel dont la protection des accusés ne fait que garantir l'impunité mais d'une autre débarrassée des contraintes en matière de preuve. (note, Pour une analyse de ces positions du féminisme radical à propos du procès pénal voir Marcela Iacub, Une société de violeurs? Paris, Fayard, 2012). Bref, seule une dictature prodiguant de punitions pénales à grande échelle pourrait aboutir à accoucher d'une société débarrassée des violences sexuelles envers les femmes.

Et puisque personne n'avait réagi à sa phrase et qu'elle crut que l'Histoire s'était mise enfin du côté de ce féminisme radical qu'elle incarne elle déclara quelques jours plus tard:

« *Un homme sur deux ou sur trois est un agresseur sexuel* ».

C'est cette déclaration qui sonna le glas des débats autour de balancetonporc dans les médias à partir du mois de février 2018. Or ce fut sans doute moins l'emoi que suscita cette terrible statistique que l'emploi de l'expression « agresseur sexuel » qui explique ce rejet.

Dans notre culture juridique l'agresseur sexuel est non seulement un criminel mais aussi un malade, un pervers. Selon les experts il est traversé par un désir déviant, non par un désir de porc. Ses pulsions ne sont pas modifiables. C'est un récidiviste dont tout désir doit être neutralisé voire

aboli. Il doit être enfermé jusqu'à sa mort. Aux yeux du public l'agresseur sexuel est associé au pédophile, au violeur en série, à celui qui éprouve un plaisir sexuel en tuant ses victimes. Cet individu n'a rien à voir avec l'animalité. Bien au contraire, il est conçu comme humain, comme trop humain même. Sa maladie étant le produit d'une éducation, d'un traumatisme dont le langage, cette propriété dont les animaux sont dépourvus, est responsable. Rien chez lui n'est « naturel ».

Or le débat déclenché dans les médias par balancetonporc portait sur les violences sexuelles que le public associe plus à une culture machiste qu'à une perversion sexuelle. Non qu'il n'y ait pas des rapports entre une forme et l'autre de la violence envers les femmes. Bien au contraire. Mais chacun est convaincu qu'il y a dans un cas un individu opportuniste qui profite de la tolérance d'une société à de tels débordements et de l'autre, la structure d'un désir pervers, indifférente à l'opportunité ou à la tolérance.

C'est ainsi, en exprimant les fantasmes politiques du féminisme radical aux yeux duquel la masculinité est une pathologie inguérissable que les médias traditionnels comprirent qu'il n'y avait pas de place dans le débat national pour discuter avec ces demoiselles de quoique ce soit. Le mouvement balancetonporc était mort dans le débat public parce que l'un des discutants avait été invité à le quitter.

Désormais dans les médias on ne parlerait que de metoo qui allait petit à petit effacer le regrettable balancetonporc, sa vulgarité et ses excès. Afin de tirer les conséquences de l'explosion de cette révolte contre les violences sexuelles faites femmes furent votées deux misérables lois, l'une sur le harcèlement de rue et l'autre sur l'âge du consentement sexuel. Comme si les révoltées avaient demandé d'alourdir l'arsenal pénal. Comme si la teneur de cette révolte n'était pas suffisante pour montrer que ce n'est pas la menace d'une punition pénale qui finira avec les violences sexuelles faites aux femmes.

C. Pour un cochon, rien n'est assez bon

Si presque aucune des personnes qui débattaient dans les médias traditionnels à propos de la révolte ne trouvait convenable l'injonction balancetonporc elle fit beaucoup rire dans Twitter. C'est très

vraisemblablement cet effet comique qui joua le plus grand rôle dans le succès du hashtag. Telle la redoutable Circé, Sandra Muller avait transformé les hommes ou tout au moins une bonne partie d'entre eux en des porcs.

Mais ce n'est pas cela que faisait rire, en réalité. Étrangement c'est la nouvelle perception des cochons en Occident que rendit le mot porc du hashtag si drôle et, ce faisant, si puissant comme support symbolique des combats politiques.

Les images des porcs qui ont circulé par milliers dans tweeter étaient douces, tendres, innocentes. Jadis dénigré non seulement par sa réputation d'être lubrique mais aussi par sa goinfrerie, par sa saleté, par sa repoussante laideur, la réputation du cochon connut ces dernières décennies une véritable promotion en Occident. Des nombreuses études mettent en avant sa grande intelligence, bien supérieure à celle des chiens, sa capacité à l'empathie et même son souci pour la propreté. S'ils se vautrent dans la boue dit on aujourd'hui c'est parce qu'ils ont toujours chaud et ils ont du mal à transpirer. Et leur curieuse laideur qui avait fait jadis penser aux chrétiens qu'ils étaient des suppôts du diable n'est plus de nos jours un argument pour mépriser quiconque. Bien au contraire. Nos sociétés démocratisées blâment le mépris que certains se permettent d'exprimer envers les apparences hors norme.

Mais surtout notre société est de plus en plus sensible à la souffrance de ces bêtes, au scandale des conditions de leur élevage et de leur mise à mort. On souligne que l'intelligence et la sensibilité du cochon lui permet de comprendre qu'il va mourir lorsqu'on le conduit à l'abattoir. Si jadis La Fontaine (note: livre VIII, fable 12, Le cochon, la chèvre et le mouton, « Quand le mal est certain, La plainte ni la peur ne changent le destin, Et le moins prévoyant est le plus sage ») conseillait au cochon de ne pas se servir de son intelligence face un destin qu'il n'était pas en mesure de modifier il n'en va pas de même aujourd'hui.

En dépit de sa grande taille et de son poids, certaines races de cochons, celles dites naines, deviennent petit à petit des animaux de compagnie. Il s'agit du premier pas pour en faire un animal dont la consommation de la chair sera tabou comme celle du chien et du chat.

La protection du cochon par cette voie, celle de l'amour, connut un moment important en France avec la création de l'association GroinGroin. Cette dernière cherche des familles d'accueil lorsque les cochons nains sont abandonnés ainsi que pour faire en sorte que les membres des races vouées aux abattoirs vivent à l'abri de la cruauté des humains. Cette association

nous apprend à les élever à la maison, nous explique que ces créatures ont tendance à l'arthrose et donc qu'il faut éviter qu'elles montent et qu'elles descendent des escaliers ou dans des lits. Mais le grand événement dans le chemin de la réhabilitation de cette bête dans les pays occidentaux c'est l'histoire d'Esther, un cochon industriel devenu l'une des grandes vedettes d'Internet.

En 2012, Steve Jenkins et Derek Walter, un couple gay d'Ontario acheta un cochon nain qu'il baptisa Esther dont le poids oscille entre 40 et 100 kg. Or très vite il découvrit que la petite créature ne cessait de grandir, qu'elle était en réalité un cochon industriel qui atteindrait environ 300 kg. Au lieu d'abandonner la charmante Esther à son sort, le couple décida de l'élever. Il lança une souscription par Internet afin que les admirateurs d'Esther l'aide à déménager dans une ferme ce qui lui permettrait de s'occuper correctement de la princesse porcine. Désormais, outre filmer Esther dans ses moments de grâce les deux hommes écrivent des livres et donnent des conférences dans le monde entier pour raconter leur aventure. Leur message est clair: si vous ne pouvez pas changer votre vie pour élever un cochon comme Esther, au moins abstenez-vous d'en manger. (note, voir Steve Jenkins et Derek Walter, *Esther, un amour de cochon*, City Édition, 2016).

L'effet comique était lié à l'écart sémantique entre le mot employé dans le hashtag comme métaphore négative de la sexualité masculine et la réalité de l'animal qu'il désigne aujourd'hui. Comique était donc de transformer ces charmantes bêtes martyres en des harceleurs et en des violeurs.

Mais cet écart ne suffit pas par lui même à expliquer l'explosion d'images, des commentaires, des récits suscités par le hashtag. C'est au niveau symbolique que l'emploi du mot cochon pour faire allusion à la mauvaise sexualité masculine est devenu problématique et bancal. Et cela ne date pas d'hier. Il se peut que la crise de cette ancienne symbolique ait trouvé sa plus importante expression dans *La ferme des animaux* de Georges Orwell (1945).

Dans ce roman, les cochons après avoir mené une révolution avec les autres animaux de la ferme contre l'oppression humaine deviennent à leur tour des despotes, des exploiters. À la fin, ils se mettent à marcher sur deux pattes, ils deviennent des humains. Certes, tout indique que ce roman est une parabole sur le communisme. Mais Orwell va en réalité bien plus loin dans ce récit publié alors que la Deuxième Guerre Mondiale touchait à sa fin et que l'humanité avait été témoin d'Auschwitz et d'Hiroshima.

En effet, le fait que les cochons s'humanisent pour couronner leur politique criminelle envers les autres animaux de la ferme implique d'inverser les

rappports symboliques entre les hommes et les bêtes. Si jadis ce qu'il y avait de sale en l'homme n'était pas l'homme mais la bête qui sommeillait en lui, si le propre de la bête était ce qui est sale chez l'homme, dans le roman d'Orwell tout bascule. Ce qui est sale chez le cochon ce n'est pas le cochon mais l'humain qui sommeille en lui. Le propre de l'homme est ce qui est sale chez la bête.

Quelques années avant Orwell, Sigmund Freud avait posé une hypothèse semblable dans son ouvrage *Malaise dans la Civilisation*. Ce qui menace le plus l'humanité n'est pas l'agressivité ou la sexualité qu'elle partage d'une certaine manière avec les animaux mais le désir de les éradiquer, la jouissance que produisent les châtiments. C'est la civilisation, cette production proprement humaine, qui menace de la détruire et non pas ces instincts anti sociaux primaires des individus qui les rapprochent des bêtes.

En bref, il semblerait que l'emploi du mot porc comme injure dans les combats féministes traditionnels, notamment aux États Unis, soient redevables des anciennes significations diaboliques et sexuelles du porc et qu'il n'ait pas grande chose à voir avec la parabole orwellienne comme certaines analyses le prétendent. (note voir Misgav Har-Peled, op. cit). Bien au contraire, celle ci fut probablement un moment clé du renversement symbolique des liens entre les humains et les animaux. C'est ce renversement qui donnera au hashtag son effet humoristique et donc aussi son succès.

Cet écart entre la métaphore du cochon dans le hashtag d'une part, et son référent réel et symbolique de l'autre pose des grandes questions aux historiens de la sexualité. Force est de constater une continuité entre l'ancienne conception chrétienne des plaisirs érotiques dans laquelle la métaphore du porc s'est installée et la nôtre, cela en dépit de la révolution sexuelle. C'est en effet très bizarre d'appeler les agresseurs sexuels des porcs, terme qui renvoie à une sexualité débridée, non à la violence. Comme si ce qui était contestable était de laisser libre cours à sa sexualité, non de nuire aux autres. Cela conforterait l'hypothèse si répandue du puritanisme dont seraient atteints les mouvements qui luttent contre les violences sexuelles. Mais l'on peut faire la même remarque à propos de ceux qui combattent ces mouvements en se servant de la symbolique médiévale du cochon porteuse d'une idéologie dégradante de la sexualité et dans laquelle les femmes sont toujours des objets et jamais les sujets de la scène érotique.

Mais est ce pour ces raisons « anti sexuelles » et désuètes que l'on peut expliquer le succès du hashtag?

On pourrait l'entendre ainsi si Sandra Muller avait écrit « dénoncez des porcs ». Cela aurait eu les mêmes effets du point de vue de la compréhension de ce qu'il fallait faire, en l'occurrence, raconter une situation de violence sexuelle dont on a été victime. L'importance de l'emploi du possessif « ton » est grande car il n'y a que la propre victime (sauf quand elle est mineure) qui a le droit de dénoncer son agresseur. C'est pourquoi l'injonction « dénoncez les porcs » aurait poussé les femmes à raconter les mêmes choses. Or Sandra Muller choisit le mot « balancer » au lieu de « dénoncer » et le possessif « ton » et non pas les impersonnels « des » ou « les ».

Commençons par ce « ton » lequel est très bizarre dans l'injonction car son emploi implique plein de choses. Il fait allusion à un seul porc alors que les femmes sont victimes au cours de leur vie d'une foule d'hommes violents et impolis. Ensuite pourquoi cette appropriation de son agresseur, pourquoi un homme qui harcèle, qui viole deviendrait soudain « notre », « mon » porc?

On pourrait hasarder que cela s'explique par la puissance qui donne aux femmes le fait de dénoncer publiquement un homme qui l'a sexuellement agressée. « Pour que la peur change de camps » disait Sandra Muller. Comme si le fait de dire publiquement cette violence nous donnait le pouvoir de nous emparer de lui, de le promener avec une laisse dans les rues, de l'exhiber tel un trophée.

Il est vrai qu'il y a eu des émotions de cet ordre lors des dénonciations publiques de certains agresseurs célèbres. Le seul fait de prendre la parole et de les montrer du doigt impliqua, notamment aux États Unis où ce mouvement fut le plus vif, de prendre un pouvoir absolu sur eux, sur leur réputation, sur leur image. Comme si par ce petit mot « ton », Sandra Muller nous avait incités à mettre à mort sociale ceux qui nous ont agressés.

Or, cette terrible signification était contenue dans une phrase plus large qui la détournait ou plutôt qui en créait d'autres. Le mot le plus fort de l'injonction parce qu'il est le plus ambigu est sans aucun doute « balance ». Il est remarquable comment cette expression a des significations opposées selon qu'on se place dans le langage ordinaire ou dans celui dit familier ou populaire. Dans le dernier elle a des significations péjoratives et agressives: « jeter », « dénoncer », « frapper ». Dans le premier, elle signifie « faire osciller », « contrebalancer », « rythmer ». Il renvoie à la douceur des balançoires, à la modération d'un contre argument, à la beauté et à la

sensualité du rythme des sons ou des corps. Il renvoie au plaisir que procure le fait de perturber sans danger et harmonieusement l'équilibre de quelque chose. Si l'on suivait Freud on pourrait affirmer qu'il fait allusion au circuit du désir qui cherche paradoxalement son propre anéantissement, la position d'équilibre après les orages qui précèdent son assouvissement. Dans ce sens, balancetonporc renvoie à l'idée de jouer, de s'amuser, de coucher avec son porc. Il n'est plus question ici de le jeter, de le dénoncer, de le mettre à mort mais de prendre sur lui un pouvoir qui cherche le plaisir, non la violence. Ton porc, fait le se balancer, imprime lui tes propres rythmes. « Ton porc » renvoie non pas à l'agresseur mais à l'objet de désir. Cela permet d'abolir la signification ancienne du mot porc au bénéfice de celle qui rend positifs le sexe et les porcs. La sexualité est innocente et inoffensive comme les petits porcelets que l'on a exhibé par milliers sous le hashtag. Inoffensive et innocente à condition que ce soient les femmes qui balancent leurs porcs au lieu d'être balancées par eux. En bref, si le hashtag connut un tel succès c'est parce qu'il regorgeait d'une espérance secrète que les fabricants attitrés d'opinions de ce pays ne voulurent pas entendre à tel point elle était inaudible. Pour une fois, peut être fut ce la première, des femmes en masse - même si elles ne montrèrent pas leur visage, même si leur cri fut éphémère- se sont révoltées contre leur condition sexuelle. Pas seulement contre les harcèlements et les autres agressions décrites dans les codes mais contre cette position d'objet, de marchandise sexuelle - précieuse ou sans valeur, neuve ou abîmée- à laquelle aucune femme, peu importe sa condition, n'échappe. C'est pourquoi cette révolte on la fit sombrer dans le néant, dans la nuit, dans le silence en la transformant en ce qu'elle jamais ne fut. En lui imprimant le triste visage des combats féministes classiques qui depuis des décennies se battent précisément pour empêcher que la condition sexuelle des femmes ne change. En bref, cette révolte nous a appris quelque chose de précieux. La violence sexuelle envers les femmes n'est pas due au fait que les hommes aient des pulsions des porcs qu'il faille tenir à carreau par la crainte des punitions pénales. Elle n'est pas due non plus au fait qu'ils soient des porcs ayant des projets politiques diaboliques envers les femmes. Elle est due à la place qui occupent les femmes dans l'ordre sexuel ordinaire dans lequel elles sont des marchandises que l'on convoite, que l'on honore ou que l'on vole. Les hommes ne sont pas bons ou méchants. Ils sont des individus qui ont appris leur rôle dans cet ordre qu'ils interprètent tantôt avec violence tantôt avec élégance.

Voilà pourquoi balancetonporc nous permet de formuler l'hypothèse selon laquelle la violence sexuelle dont les femmes sont victimes est structurelle et que ce n'est pas en alourdissant l'arsenal pénal qu'elle prendra fin.

Deux: La violence sexuelle structurelle.

Selon l'opinion dominante, la violence sexuelle envers les femmes ne se manifesterait que par les agissements décrits et condamnés par le droit pénal: viols, agressions, harcèlements, injures. Régulièrement on crée des nouvelles infractions comme ce fut le cas après balancetonporc avec le harcèlement de rue. Chacun de ces outrages relèverait d'une logique d'exception et de rupture avec les situations normales. Cette violence serait une coupure, un saut dans l'enfer du mal et de la justice pénale. C'est pourquoi on s'empresse à affirmer qu'elle est le fait de quelques dévoyés et non pas d'un genre envers l'autre. Afin d'aller dans le sens de ce postulat de l'exception, certains mâles qui se prétendent exemplaires ne cessent de le revendiquer lorsque l'occasion se présente la mine grave et le verbe solennel. « Regardez-moi », cherchent ils à signifier. « S'il y a des hommes aussi formidables que moi c'est que les barbares machistes pourront un jour s'amender ».

Cette idéologie de l'exception se pare d'une théorie des causes de la violence sexuelle envers les femmes. Aux yeux des responsables politiques et associatifs ce sont les idées, les représentations erronées de la réalité qui les expliquent. Le concept de « sexisme » rend parfaitement compte de ces théories dominantes. L'origine de ces agissements anti sociaux seraient les préjugés, les habitudes archaïques. C'est parce que jadis les femmes furent des citoyennes de seconde zone, des incapables, des esclaves domestiques qu'aujourd'hui certains se permettent de les maltraiter en dépit de la révolution juridique et sociale qui les rendit les égales des hommes. Comme si les origines de ces violences étaient les mêmes que celles du racisme envers les groupes que par le passé furent victimes de l'esclavage ou du colonialisme.

Ces grands postulats à propos de la violence sexuelle envers les femmes déterminent les méthodes que l'action publique et politique est censée mettre en place pour l'endiguer: la peur du châtement et l'éducation. Pendant les mois qui a duré le débat sur balancetonporc des pétitions adressées au gouvernement firent allusion à des « plans d'urgence » pour mieux punir et

pour faire rentrer dans les esprits des jeunes générations des mâles la nécessité de respecter les femmes.

L'hypothèse de la violence sexuelle structurelle prend le contrepied de cette idéologie dominante. La violence envers les femmes serait présente aussi dans les relations « normales », « licites » voire « morales » que les femmes entretiennent avec les hommes. Non seulement présente: elle serait au cœur même de telles relations. C'est cette violence qui les façonnerait en nous constituant en deux genres distincts.

Cela signifie en substance que même en absence des agressions physiques ou verbales, sans des tentatives d'extorsion des faveurs érotiques les femmes sont victimes de violence sexuelle. Qui plus est, comble du paradoxe, parfois l'absence de toutes ces agressions peut se transformer en violence comme le suggère cette femme qui écrit dans un tweet sous le hashtag balancetonporc :

« A 20 ans harcelée par un ex, à 30 ans par mon principal, à 40 par un élu, la cinquantaine sereine »

En bref, les actes que le droit pénal condamne seraient des expressions impolies, excessives, brutales des relations normales. L'hypothèse de la violence sexuelle structurelle signifie que loin d'exister une rupture dans la position des femmes entre ce qui est légitime et ce qui est condamnable il y a une cohérence, une continuité, une aberrante homogénéité. Être une femme dans nos sociétés développées et démocratiques c'est appartenir à une catégorie sociale victime de violence sexuelle.

On se demandera, qu'y a t il dans ces échanges normaux pour qu'on puisse les qualifier de violents en dehors de toute agression ou extorsion? Ne serais je en train d'élargir la notion de violence jusqu'à lui faire perdre ses contours, son affreuse substance? Pour répondre à ces questions il est indispensable de décrire brièvement la trame institutionnelle et sociale de cette violence.

A. La maternité moderne

L'hypothèse de la violence sexuelle structurelle envers les femmes place l'origine de cette dernière dans les formes familiales issues de la révolution des mœurs des années 1970. Dorénavant ce ne serait plus le mariage avec ses inégalités et ses interdits qui fonderait les familles mais les décisions des femmes fertiles (note: Pour un développement approfondi de cette histoire voir Marcela Iacub, *L'empire du ventre, pour une autre histoire de la maternité*, Paris, Fayard, 2004). C'est à elles seules que la gestion de la reproduction a été confiée. Ce sont les femmes qui décident de faire naître ou d'empêcher de naître en même temps que d'attribuer ou de refuser à un homme la paternité de l'enfant qu'elle met au monde. Il suffit d'une seule relation sexuelle pour qu'un juge déclare père celui dont le sperme est à l'origine d'un enfant. C'est parce que pour les femmes la maternité est un acte purement volontaire et que la paternité peut être le résultat d'une obligation juridique que le rôle social des pères est moins puissant que celui des mères. Et moins pressant aussi compte tenu du fait que les hommes ne sont pas contraints par l'horloge biologique. La meilleure preuve de cet engagement différent entre les genres c'est que 40% des enfants ne voient plus leurs pères après une séparation.

Mais les normes juridiques ne sont pas les seules responsables de cet engagement différent des hommes et des femmes envers leurs enfants. Les études de l'INSEE révèlent que si la moitié des femmes pensent qu'un homme peut s'épanouir sans enfants elles ne sont que 20% à penser qu'il en va de même de leurs congénères. D'ailleurs, en France, la contrainte sociale à la maternité est si forte au regard des autres pays européens, que seules 10% des femmes ne font pas d'enfant. Si l'on considère que 5% ne procrée pas en raison de problèmes de stérilité seules 5% font le choix de ne pas devenir mères. C'est pour le moins étrange une telle unanimité de désirs dans une société qui déclare la maternité volontaire. Il est probable que cette contrainte soit en bonne partie la cause du nombre des femmes qui se trouvent à la tête des familles monoparentales et de la misère d'un grand nombre d'entre elles (note: Des 23% des familles monoparentales 85% ont à la tête une femme). Selon l'INSEE, seules 23% d'entre elles ont un diplôme supérieur au bac et dans 15% des cas ces femmes n'ont jamais vécu avec le père de l'enfant. Comme si la contrainte à la procréation était chez certaines femmes plus forte à l'heure de décider de la naissance d'un enfant que les terribles difficultés auxquelles doivent se confronter les mères seules et sans diplômes.

Or hormis ces cas tragiques des mères monoparentales cette contrainte à la procréation n'est pas la plus coûteuse et la plus douloureuse pour les femmes. C'est la manière dont elles sont censées la mener à terme, notamment le temps qu'elles se croient obligées de passer avec leurs

enfants, que les institutions qui les en déchargent temporairement, telles les crèches ou les écoles, ne cessent de leur rappeler. Être une bonne mère implique de passer beaucoup de temps avec ses enfants, les éduquer « soi-même ». Cela pousse beaucoup de femmes, y compris celles qui sont diplômées du supérieur, soit à cesser de travailler soit à prendre des postes à mi temps. Mais cette idéologie esclavagiste de la mère nounou est moins nuisible que celle de l'amour absolu qu'elle est censée éprouver pour son enfant. C'est cette idéologie qui fait naître chez toutes celles qui ne se trouvent à la hauteur un perpétuel sentiment de culpabilité qu'elles cherchent à compenser par du temps et encore plus du temps auprès de leurs enfants. Parfois cette terrible contrainte à l'amour absolu explique les mauvais traitements dont les enfants sont victimes accusés d'être coupables des sentiments que leurs mères n'arrivent pas à éprouver pour eux.

Cette révolution de la maternité eut lieu en même temps que la démocratisation des sociétés occidentales balayait les derniers reliquats des inégalités civiles, professionnelles et politiques qui depuis le début du 19ème siècle avaient minoré les femmes. Et alors que le monde que leur avait été jadis refusé leur fut enfin définitivement ouvert leur nouveau rôle de mères ou plutôt le type de mères qu'elles s'apprêtaient à devenir à partir du milieu des années 1970 ensevelit à nouveau leurs destins.

Cette tragédie est trop connue pour que je m'attarde à la décrire en détail. On connaît l'ampleur des inégalités sociales que les charges maternelles génèrent. Ces dernières sont d'autant plus paradoxales et scandaleuses que depuis quelques années le niveau des diplômes des femmes est supérieur à celui des hommes. Plus. Des enquêtes récentes montrent que c'est au sein même des couples et alors que les hommes ont en moyenne deux ans et demi de plus que leurs compagnes que les dernières sont plus diplômées que les premiers dans la plus jeune génération (25 à 30 ans) (note: cf Hervé Le Bras, « Femmes et emploi: le remue ménage » in Michel Wieviorka, La famille dans tous ses états, Les entretiens d Auxerre, Paris, Editions Sciences Humaines, 2018, pp 105-124).

Or si les femmes sont plus diplômées que les hommes- les filles étaient 57% des étudiantes universitaires en 2014- elles occupent des positions subalternes dans le marché du travail et leurs salaires sont inférieurs. Tous temps de travail confondus, les hommes touchent 31% de plus que les femmes et, en moyenne, à emploi égal, l'écart est de 14%. En 2011 le temps partiel subi concernait 8% des femmes et 2,8 %des hommes.

Or les inégalités provoquées par les rôles différenciés des hommes et des femmes dans les familles n'est pas suffisant par lui-même pour rendre compte de la violence sexuelle structurelle. Pour le comprendre il faut examiner de plus près les normes sociales et les règles juridiques qui organisent ces rôles.

B. Égalité sexuelle ou échange économique sexuel ?

Le nouveau modèle familial non seulement compromet l'égalité sociale entre les hommes et les femmes. Il rendit impossible l'égalité sexuelle qui avait été l'une des promesses les plus précieuses de la révolution des mœurs des années 1970, l'une des grandes revendications des auteurs et des mouvements d'avant garde depuis le début du 19ème siècle.

Grâce à toutes les « conquêtes » dont se sont tant vantées nos mères ou nos grandes mères, - contraception, avortement, fin des stigmates des mères célibataires, etc- les femmes auraient acquis la même liberté sexuelle que les hommes, prétendit-on. Dorénavant, seul compterait pour qualifier une relation sexuelle aussi bien dans le droit que dans la morale le consentement des partenaires. Cette règle allait servir non seulement à élargir la liberté des femmes mais aussi à légitimer les minorités sexuelles repoussées jadis par leur sexualité « contre nature ». Le droit et la morale n'auront désormais rien à dire des pratiques sexuelles auxquelles des partenaires consentants s'adonnent. (note: Pour une analyse critique de l'ensemble de ces mesures « libératrices » de la sexualité voir Marcela Iacub et Patrice Maniglier, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Paris, Breal, 2005).

Or si le consentement seul devait servir à départager les actes licites des illicites en rendant caduque la double morale sexuelle qui blâmait celles qui osaient s'octroyer les mêmes libertés que les hommes, les normes sociales et parfois juridiques ne s'en contenteraient pas. Ce sont ces normes de trop, ces normes en trop qui exigent des femmes autre chose que leur consentement à la sexualité pour être tenues pour « honnêtes » qui sont à l'origine de la violence structurelle que l'on exerce sur elles. Violence que la majorité d'entre elles accepte sans rechigner comme étant en accord avec leurs principes et leurs émotions, comme correspondant parfaitement à *leur nature*.

Or il faudrait préciser ici ce que j'entends par violence alors qu'il n'est nullement question de brutalités physiques ou verbales ni d'aucune entorse

au consentement sexuel. Cela implique d'analyser ces normes sociales qui compromettent l'égalité sexuelle entre les hommes et les femmes au détriment de ces dernières.

a. Le coût de la maternité

Les études de l'INSEE montrent l'un des aspects clés de l'apparition d'un modèle familial centré sur les mères: le rôle de payeurs qui y prennent les pères. En 2011 les femmes vivant en couple ont perçu 42% de moins que leur conjoint alors que cet écart est de seulement 9% entre les hommes et les femmes célibataires. 34% des femmes vivant en couple ont un emploi à temps partiel et 14% sont inactives. À partir du troisième enfant, le taux d'activité des femmes qui vivent en couple passe de 66 à 50%.

Une étude de l'INSEE portant sur les déclarations fiscales montre que les femmes contribuent en moyenne à 34% du revenu du ménage. Par ailleurs seuls 2% des hommes vivant en couple ne déclarent aucun revenu tandis que ceux sans conjointe sont quatre fois plus nombreux. Ces derniers gagnent en moyenne 18.000 euros par mois tandis que ceux qui sont en couple 29.000. 83 % des premiers ont un emploi stable alors que ce chiffre monte à 92% chez les seconds.

La même enquête montre que le fait pour les femmes d'avoir un niveau d'études supérieur à celui de leur conjoint perpétue néanmoins cette logique du père payeur. Dans ce cas de figure elles contribuent à 41% du revenu du couple alors que lorsque ce sont les hommes qui ont des diplômes supérieurs leur participation est de 69%.

Seulement dans 25% des couples la contribution de la femme est égale ou supérieure à 50%. Lorsqu'elle dépasse 60%, cela correspond à des situations dans lesquelles le compagnon est au chômage, soit 2% des cas.

En bref, il est clair que les hommes financent dans une très large mesure le maternage de leur conjointe ce qui génère des « contreparties ». Selon l'INSEE, en 2010 les femmes consacrent aux enfants et au ménage le double du temps que les hommes.

C'est dans un marché érotique émancipé de l'ancienne contrainte à l'abstinence pré matrimoniale et traversé par des attentes différentes entre les hommes et les femmes que les inégalités sexuelles entre les unes et les autres vont s'exprimer. Si les hommes cherchent de prime abord des partenaires sexuels pour satisfaire leur désir, pour éprouver du plaisir, les femmes espèrent trouver celui qui pourra soutenir leur désir ou plutôt leur devoir social de maternage. Les premiers « essayages » sexuels lors d'une rencontre entre un homme et une femme servent à cette dernière à tester le sérieux du désir du premier, un sérieux pouvant aboutir à la construction d'une famille. Elle se positionne donc comme négociatrice de ses faveurs sexuelles plus que comme une personne en quête de plaisirs. Cette « retenue » lui permet de refuser ou d'arrêter des relations sexuelles pour atteindre ses buts. Mais en agissant ainsi elle limite aussi bien ses choix que l'intensité de ses expériences sexuelles. C'est pourquoi on peut affirmer que les femmes échangent leurs faveurs sexuelles contre ce que les hommes pourront leur offrir pour mener à terme leur maternité et donc par des contreparties économiques.

Cette idée selon laquelle les femmes se positionnent comme négociatrices (bonnes ou mauvaises) de leurs faveurs sexuelles n'est pas un vain mot, une métaphore provocatrice. Celles qui sont incapables de le faire correctement se retrouvent à la tête des familles monoparentales. 35 % d'entre elles disposent des revenus inférieurs au seuil de pauvreté (contre 12% des familles composées par un couple). Sans compter les tracas qui entraînent pour une femme le fait d'élever des enfants seule avec des systèmes de garde limités et alors que les liens avec la famille élargie sont tenus voire inexistantes pour un grand nombre d'entre elles.

C'est ainsi que la prétendue égalité sexuelle entre les hommes et les femmes se transforma en échange économique sexuel, variante contemporaine de cette forme de « bonne prostitution » que l'on dénonçait au 19^{ème} siècle comme étant le propre des épouses bourgeoises. (note: C'est l'anthropologue Paola Tabet qui évoque l'existence d'un échange économique sexuel généralisé entre les hommes et les femmes. Or à ces yeux il s'agirait d'un invariant anthropologique ce qui rend notre modernité « excusable » de ce commerce inégalitaire. Voir Paola Tabet, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2005).

On pourra rétorquer que ce n'est pas la sexualité que les femmes échangent contre le soutien de leur maternité. Comment peut-on affirmer cela alors qu'aucun couple ne se forme sans des rapports sexuels préalables?

Cette objection suppose que la satisfaction du désir sexuel envers une personne est l'affaire d'une ou de quelques rencontres comme avec le commerce de la prostitution. Pourtant des nombreuses études ont montré que ce désir durait environ trente mois ce qui permet par ailleurs de le confondre avec le sentiment amoureux (note, Voir à ce propos Lucy Vincent, *Comment devient on amoureux?* Paris, Odile Jacob, 2004, et *Petits arrangements avec l'amour*, Paris, Odile Jacob, 2007). D'ailleurs, alors que ce n'était pas ainsi avec le mariage bourgeois, le couple contemporain a beaucoup du mal à survivre sans sexualité et même sans exclusivité sexuelle. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui le rendent si fragile. (note, voir à ce propos Marcela Iacub, *La fin du couple*, Paris, Stock, 2016). Si le fondement du couple contemporain n'était pas la sexualité on ne voit pas pourquoi l'exclusivité, ce qu'on appelle par une sorte d'abus de langage la « fidélité », serait pour la plupart des personnes si obsédant. N'est ce pas parce que dans le contexte d'extrême divorcialité actuel n'importe quelle aventure extra conjugale peut devenir le début d'un nouvel échange économique sexuel? Ou bien parce que l'un ou l'autre des partenaires peut penser que sa valeur de marchandise ou sa puissance sociale pour se la procurer ont diminué ?

b. Les déboires des femmes-objets et les plaisirs des hommes- payeurs

L'échange économique sexuel comme relation type entre les hommes et les femmes a deux effets notables sur l'érotisme et sur la conjugalité. Pour les femmes, elle les positionne comme des objets plus que comme sujets de leur sexualité. Ou plutôt le fait de se transformer en négociatrices de leurs faveurs sexuelles les dédouble. Elles sont tout à la fois sujets et objets de tels échanges. Aussi bien leurs désirs que leurs plaisirs sexuels sont déterminés et plus précisément limités et aliénés par cette position d'objet, de marchandise. C'est pourquoi les femmes sont censées séduire d'une manière différente que les hommes. Il faut qu'elles soient « jolies » comme les meubles, les œuvres d'art, les animaux de compagnie, les enfants. On exige des femmes qu'elles prennent soin d'elles: qu'elles se décorent, se soignent, fassent perpétuellement des diètes, s'épilent, s'opèrent pour enlever leurs défauts, se décolorent, se maquillent, se parfument. Tandis que les hommes n'ont pas besoin d'être beaux. Il faut qu'ils soient forts, qu'ils soient socialement à l'aise, qu'ils soient « intelligents ».

Comme les femmes sont des belles choses, elles se donnent au lieu de prendre. Elles sont choisies et elles consentent ou elles refusent ce choix fait

au préalable par un homme. La notion de consentement sexuel est liée à cette inégalité sur la scène érotique. L'homme fait un choix que la femme valide ou invalide. Il demande: « veux tu? ». Ce n'est pas elle qui prend cette initiative sauf quand elle est une prostituée et que sa demande est vouée à obtenir de l'argent, non du plaisir. Tandis que lorsque ils sont devant un officier de l'état civil pour célébrer un mariage ce sont les deux partenaires qui consentent et non seulement les femmes. Car le mariage est un contrat qui porte sur des questions pratiques, patrimoniales et donc qui dépasse largement la question sexuelle aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Alors que pour ces dernières c'est la sexualité elle-même qui se présente comme un contrat qu'elles font à propos de la jolie chose qu'elles sont et qu'elles ont.

En effet, lors d'une rencontre sexuelle les hommes négocient avec la femme à propos de la mise à disposition de la jolie chose. Tandis que les hommes ne livrent pas leur corps. Ces derniers sont des instruments qui leur permettent de consommer celui des femmes. Et cela, même quand ils sont passifs comme dans une fellation. C'est la femme qui prête ou qui offre les services de sa bouche, telle une masseuse.

Dans un tel contexte le désir et le plaisir des femmes sont le réflexe de ce qu'un homme ou des hommes éprouvent pour elles. Elles désirent et elles jouissent de la convoitise qu'elles suscitent. C'est pourquoi elles font très rarement appel aux services des hommes prostitués, ou bien elles commettent très rarement des agressions sexuelles. Non qu'elles soient plus civilisées que les hommes comme on le prétend souvent. C'est parce que leur désir et leur plaisir dépendent du désir et du plaisir que leur partenaire éprouve pour elles. En bref, les femmes jouissent d'elles-mêmes à travers la jouissance masculine lorsqu'elles arrivent, en dépit de leur position de négociatrices, à éprouver des plaisirs sexuels. Une bonne partie d'entre elles met fin à leur vie sexuelle lorsqu'au moment de la ménopause elles ne se sentent plus désirées. Or les femmes qui réussissent à jouir du plaisir qu'elles procurent - comme c'était vraisemblablement le cas des signataires de la tribune du Monde à propos de la liberté d'importuner - doivent se considérer chanceuses comparées à celles qui ne peuvent éprouver le moindre orgasme.

Selon une enquête IFOP de 2014, « Les françaises et l'orgasme », 27% des femmes en France n'ont jamais éprouvé de tels plaisirs. Selon la même étude si seul 6 % des hommes n'ont pas atteint l'orgasme lors de leur dernier rapport un tiers des femmes seraient dans ce cas. Elles sont moins de la moitié à avoir éprouvé ces plaisirs lors des trois derniers mois. Et huit françaises sur dix avouent avoir eu des difficultés à atteindre l'orgasme lors de l'année écoulée.

Mais n'est-il pas normal qu'une bonne négociatrice de ses faveurs soit l'objet de tels troubles? C'est un peu comme si un boulanger au lieu de vendre le pain qu'il fabrique

le mangeait lui même tout en proposant à ses clients de participer à ce festin avec lui. Les sexologues Master et Johnson parlaient du « syndrome du spectateur » pour expliquer un grand nombre des cas d'anorgasmie féminine. Ces femmes là resteraient en marge de l'acte sexuel pour contrôler et juger la situation plutôt que de la vivre pleinement.

Mais est ce que les femmes ont véritablement d'autres alternatives si elles ne veulent pas vivre leur sexualité dans l'anonymat et dans la clandestinité? J'ai déjà évoqué le triste rôle de la mauvaise négociatrice de ses faveurs sexuelles qui court le risque de se trouver à la tête de l'une des misérables familles monoparentales dont le nombre ne cesse de croître. Or il y a l'autre écueil, celui qu'incarnent les femmes qui refusent de négocier leurs faveurs et se livrent comme les hommes à leurs désirs et à leurs plaisirs sexuels. On dit de ces femmes qu'elles sont des « putes », injure qui résulte de la nouvelle idéologie du sexe avec ou sans sentiments que l'échange économique sexuel fit naître.

Dans un livre (Une jeunesse sexuellement libérée?, Paris, Albin Michel, 2016) qu'elle a consacré à la sexualité et aux théories amoureuses des adolescents, Thérèse Hargot a montré la force de cette idéologie chez les nouvelles générations. Même si ces relations adolescentes ne vont pas déboucher à l'âge adulte sur des couples et une descendance, c'est une manière pour les filles et pour les garçons de se socialiser dans cette double morale qui marquera leur vie sexuelle future. Une jeune femme qui ne subordonne pas ses désirs sexuels aux attaches qu'elle pourra nouer et cultiver avec un jeune homme est qualifiée de « pute », de déviante. C'est ainsi que l'on peut continuer à stigmatiser le désir sexuel des femmes dans la grammaire de la modernité. Tandis que les femmes honnêtes doivent mettre leurs désirs et leurs plaisirs au second plan pour instrumentaliser leurs relations en vues du maternage. Or paradoxalement si les hommes sont censés rechercher du sexe sans attaches ils sont les premiers à stigmatiser les « putes » selon Thérèse Hargot. L'une des explications de cette apparente contradiction est sans doute le fait que ces filles là mettent les garçons dans une position d'objet sexuel ce qui contredit la forme de base des échanges entre les genres. Au lieu de se donner à eux pour bénéficier de leur pouvoir social elles le font pour obtenir d'eux un don semblable au leur. Ces femmes, celles qu'ils stigmatisent comme étant des « putes », sont dans une logique de troc: « tu me permets de jouir de ton corps et moi d'en faire de même avec le mien ». Tandis qu'eux, ils sont dans celle de l'inégalitaire échange économique sexuel. Le mot pute est employé dans ce contexte non pas pour faire allusion à un échange rémunéré qui est l'apanage des femmes honnêtes et des prostituées mais à l'indifférence du partenaire, au fait que ce dernier soit substituable ce qui leur enlève du piédestal de l'élue de leur cœur, du conquistador de leur corps.

À l'opposé de la classe d'âge étudiée par Thérèse Hargot, la Cougar joue elle aussi ce rôle de pute. Mais comme elle ne court pas le risque d'être mère, d'empiéter avec son « toy-boy » sur les règles familiales, on se contente de la ridiculiser.

L'échange économique sexuel non seulement transforme le corps des femmes en une marchandise, en une jolie chose. Chez les hommes, il crée une confusion entre le plaisir érotique et le pouvoir social actuel ou futur. Le fait d'être choisis par une honnête femme qui ne cherche pas du plaisir brut (la pute) ni une compensation économique immédiate (la prostituée) mais à financer sa maternité leur octroie un sentiment de puissance sociale. L'expérience sexuelle est une manière de jouir de cette croyance. Et plus une femme est convoitée par d'autres concurrents plus est fort le sentiment d'être le plus puissant (socialement parlant) des mâles. Si cette puissance n'est pas actuelle elle peut être virtuelle lorsqu'il s'agit d'un jeune homme diplômé ou susceptible de réussir sa vie professionnelle. Une telle femme parie sur sa situation à venir.

Dans une étude publiée en 2013, menée par des chercheurs américains et Danois sur 200.000 couples hétérosexuels entre 1996 et 2007, il est établi la détresse dont sont victimes les hommes dont l'épouse gagne plus qu'eux. Ils sont notamment aux prises de troubles de l'anxiété et des difficultés d'érection. Ces difficultés les poussent à consommer du Viagra de plus en plus jeunes dans des proportions beaucoup plus importantes que lorsque ce sont eux qui gagnent davantage que leurs épouses. (Laman Pierce, Michael Dahl, Jimmi Nielsen, « In Sickness and in Wealth, Psychological and Sexual Costs of Income Comparison in Marriage, Personality and Social Psychology Bulletin, February 3, 2013).

Ce faisant, la prétendue « charge économique » qui implique pour un homme le fait de soutenir les coûts de la maternité de sa compagne est en réalité un trophée, un signe de sa puissance sociale et donc de sa virilité, de sa capacité d'éprouver des plaisirs sexuels.

c. L'émergence d'un marché érotico conjugal nuisible aux femmes.

Le romancier Michel Houellebecq donna à la pression que le capitalisme exerce sur la vie érotique des mâles le titre de l'un de ses premiers livres: *L'extension du domaine de la lutte*. Il y a bien montré comment la compétition économique retentit non seulement sur les biens et les services dont on peut jouir mais aussi sur la vie sexuelle et sentimentale des mâles. Cette théorie qui suscita beaucoup de critiques notamment par la manière dont Houellebecq en tant que représentant imminent des hommes appartenant aux couches supérieures de la société se référait aux femmes de plus de quarante ans. Ces dernières perdent à ses yeux et comme par magie tout attrait sexuel.

Or celui-ci est précisément le centre du problème, la raison d'être de la configuration de ce marché qui a opéré « l'extension du domaine de la lutte ». En effet, la

construction symbolique de celui-ci repose sur le nouveau modèle familial centré sur les choix des femmes fertiles et non pas du couple matrimonial. Des femmes fertiles qui cherchent l'appui financier d'un homme pour mener à bien leur projet de maternité. L'extension du domaine de la lutte est donc directement liée à la fertilité réelle ou virtuelle des femmes et donc avant tout à leur âge. C'est pourquoi la configuration de ce marché avantage les hommes mais tout particulièrement ceux qui appartiennent aux couches supérieures de la société et il désavantage les femmes y compris celles qui appartiennent aux couches supérieures de la société.

L'échange économique sexuel va faire naître des atouts masculins et féminins hégémoniques. Plus un homme est pourvu de capital économique et symbolique plus il sera un bon candidat pour financer la maternité de sa partenaire. Plus une femme est jeune, plus elle a du temps pour procréer et donc pour trouver des partenaires prêts à financer leur projet de maternité.

Or dans ce marché on peut faire jouer aussi d'autres atouts qu'on peut appeler secondaires et résiduels pour trouver des partenaires. Les atouts secondaires sont de la même nature que les atouts hégémoniques mais leurs détenteurs ont les genres inversés. Il en est ainsi des femmes socialement favorisées et des hommes jeunes. En ce qui concerne les atouts résiduels ils seront de la même nature que les premiers (richesse et jeunesse) et ils seront distribués selon les genres de la même manière que les atouts hégémoniques sauf que les femmes n'auront plus l'âge de procréer. Tentons schématiquement de décrire comment les acteurs et les actrices de ce marché font jouer chacun d'entre eux.

Les hommes doués de l'atout hégémonique peuvent aspirer non seulement à des partenaires qui ont les mêmes atouts (les femmes les jeunes) mais aussi à toutes les autres. Leur pouvoir de choix est le plus large. Et dans le même temps ces hommes là ont le pouvoir de remplacer leurs partenaires ayant enfanté car ils sont en mesure de payer les nombreuses pensions et compensations économiques que cela implique. Ce faisant, ces hommes là, les mâles alpha du marché erotico conjugal, ont le pouvoir d'élargir la durée de leur vie sexuelle et amoureuse plus que n'importe lequel des acteurs de ce marché. Grâce aux enfants que leurs jeunes compagnies font naître ils abritent l'illusion que chez eux, à la différence de leurs congénères « ratés » ou des femmes de leur catégorie d'âge, le temps et sa cohorte de malheurs ne les atteint guère. Et le temps n'est-il pas le bien le plus précieux dans un monde sans Dieu? N'est-ce pas pour cela qu'on l'arrache parfois définitivement à ceux qui ont commis des crimes majeurs? Et ce n'est pas n'importe quel temps de vie que ces mâles alpha peuvent acheter grâce à leur pouvoir social. C'est le temps pendant lequel nous pouvons éprouver des émotions et des sensations aussi fortes que celles qui procurent l'amour et l'érotisme.

Pourtant l'atout hégémonique féminin, la jeunesse, n'a pas la même puissance que le masculin. En effet, celui-ci est, comme par définition, passager. Chaque jour il perd de sa valeur contrairement à celui des hommes dont l'un des pouvoirs que je viens

d'évoquer est précisément celui de durer, de vaincre le temps. Plus la femme jeune se remarie plus elle perd de la valeur dans le marché même si par ce biais elle réussit à s'enrichir. Si elle a la chance que les choses soient ainsi elle devient à la quarantaine une femme riche et mûre qui ne pourra donc jouer dans ce marché qu'un atout secondaire. Le statut hégémonique masculin l'emporte sur le féminin. Il n'y a aucun acteur dans ce marché doué du pouvoir de ce mâle alpha.

En revanche, pour les femmes le fait d'être socialement favorisées n'augmente pas leur valeur dans ce marché pendant leur jeunesse. Leur bonne position sociale devient un atout secondaire lorsqu'elles vieillissent. Je ne fais pas allusion à la Cougar mais à ces femmes qui passe la quarantaine peuvent aspirer à se mettre en couple avec des hommes à peu près de leur âge lorsque ces derniers n'ont pas une position sociale leur permettant d'aspirer aux femmes plus jeunes. Autrement les femmes mûres sans situation doivent se contenter d'hommes plus riches qu'elles mais qui ont quinze ou vingt années de plus dont assez rapidement elles se transformeront en leurs infirmières. Pour ces dernières, le fait d'être beaucoup plus jeunes que leurs prétendants n'a pas la même valeur que d'avoir l'âge de procréer. Il s'agit d'un atout résiduel.

Or aussi bien les atouts secondaires que résiduels sont loin de remplir de fierté ceux qui s'en servent. C'est que l'ensemble des acteurs et des actrices du marché érotico conjugal sont dominées par les atouts hégémoniques de ce dernier: l'homme socialement puissant et la femme jeune. Puisque ces atouts sont hégémoniques ceux qui ne peuvent pas faire valoir que des atouts secondaires voire résiduels font les grimaces de ceux qui les possèdent. Ainsi, par exemple, l'homme socialement démuné passé la quarantaine qui se montre « protecteur » avec la femme de son âge ou plus vieille que lui qui va pourtant lui assurer son quotidien à lui voire à ses proches. Ou bien la femme mûre qui ne cherche pas un compagnon pour financer son projet maternel mais sa propre subsistance qui s'accommode avec des hommes beaucoup plus vieux qu'elle susceptibles de s'en charger imite la jeune fille en couple avec l'homme riche. C'est ainsi que tout un chacun sans même le soupçonner rend hommage aux atouts hégémoniques du marché, ce fruit toxique pour les valeurs démocratiques de l'échange économique sexuel.

En effet, la configuration de ce marché reconduit et renforce les inégalités de genre produites par cet échange, notamment les inégalités sexuelles et sentimentales. Elle est responsable notamment de la brièveté de la vie érotique et amoureuse des femmes. Du fait qu'au milieu de la quarantaine elles deviennent des marchandises abîmées lesquelles même quand elles ont une situation avantageuse ne peuvent plus aspirer à se mettre en couple avec des hommes de leur même niveau social et de leur âge comme lorsqu'elles étaient jeunes.

Mais le marché érotico conjugal ne se contente pas de provoquer des inégalités sexuelles et sentimentales. Il en suscite aussi sur le marché du travail. Et cela

indépendamment des charges que le maternage impose aux femmes. En conférant à la jeunesse le statut d'atout hégémonique des femmes il ne favorise pas que ces dernières se mettent à la quête des positions sociales fortes voire de l'autonomie économique. Car dans la logique de ce marché il y a non pas une incompatibilité mais plutôt une totale déconnexion entre la réussite professionnelle et le « charme » féminin. Tandis que c'est tout le contraire pour les hommes. Leur pouvoir de séduction et leur pouvoir social vont de pair. À la différence des hommes, les femmes n'ont pas besoin de briller sur le marché du travail pour le faire sur celui de l'erotisme et de la conjugalité. Ce faisant, pendant un certain temps, avant de se sentir piégées dans leur couple (note: Voir à ce propos la très intéressante étude de Jean-Claude Kaufmann, Piégée dans son couple, Paris, Les liens qui libèrent, 2016) les femmes peuvent éprouver un sentiment d'accomplissement personnel alors qu'elles ne sont pas économiquement autonomes, qu'elles dépendent d'un homme pour pourvoir à leur subsistance et à celle de leurs enfants. En France, c'est le cas pour presque la moitié de celles qui vivent en couple.

C. L'échange économique sexuel et « l'effet de genre ».

Puisque l'échange économique sexuel fonde la famille, la première des institutions de la société civile, il produit des effets de genre. Cela signifie que même dans les situations dans lesquelles les femmes ne se soumettent pas à cet échange elles seront perçues à partir des catégories de ce commerce. J'ai déjà évoqué les écueils de cette contrainte dans le domaine sexuel et conjugal. Lorsqu'elles s'en éloigneront de ses règles ouvertement comme c'est le cas de celles qui couchent par désir ou par plaisir, elles seront stigmatisées de « putes ». Lorsqu'elles formeront des couples avec des hommes qui gagnent moins qu'elles ces derniers se sentiront devirilisés et chercheront des compagnies plus fragiles socialement qu'elles. Et lorsque les hommes et les femmes arrivent à construire avec leurs proches des univers fermés dans lesquels ces règles sont suspendues ce sont les autres instances de la société qui se chargent de leur rappeler leurs transgressions, de les persécuter et de les suspecter. De l'échange économique sexuel nulle femme ne saurait échapper. Faut-il rappeler les moqueries, les murmures étourdissants et interminables provoqués par le couple formé par Brigitte et Emmanuel Macron?

Mais l'effet de genre se fait sentir tout particulièrement dans les autres sphères que celle de la vie sexuelle et amoureuse. Je fais allusion à celle du travail lorsqu'une femme transgresse les règles de l'échange économique sexuel et aspire à occuper les plus hauts postes de responsabilité.

Selon les données de l'INSEE (2013) à travail et diplôme égal les plus grandes discriminations salariales ont lieu parmi les cadres. Ainsi parmi les 10% des femmes les moins bien rémunérées l'écart salarial avec leurs homologues masculins est de 5%. Tandis que dans un échantillon des 10% des femmes les mieux rémunérées cet écart est de 22%.

Imaginons que des nouvelles lois viennent interdire ces scandaleuses différences. Mais que fera t on d'un autre mécanisme de discrimination, celui qui réserve à niveau de diplôme égal la majorité des postes de cadres supérieurs aux hommes? C'est cela qui surgit des données de l'INSEE à propos des personnes qui ont un bac+3. On confie 62,2% des postes de cadre supérieur aux hommes et 35,9% aux femmes. Cela signifie en substance que si une partie des femmes se retire volontairement de la concurrence professionnelle et économique avec les hommes en restant au foyer ou en occupant des postes à mi temps, la grande majorité des autres est obligée à force des discriminations à renoncer aux plus hautes ambitions.

Cette situation est à tel point absurde et scandaleuse que l'on peut imaginer que pour ceux et celles qui réalisent ces discriminations le jour où celles ci disparaîtraient ce serait la fonction maternelle telle que notre modernité la conçut qui pourrait chavirer. Pourtant il est fort probable qu'ils ne soupçonnent même pas quelle est la logique sociale qui les pousse à agir ainsi.

Même si ces femmes somme toute privilégiées sont très peu nombreuses elles incarnent mieux que n'importe quelle autre catégorie d'entre elles une contradiction politique insoutenable. Celle des forces qui poussent les sociétés démocratiques vers l'égalité et celles qui cherchent à en exclure les femmes pour les vouer à cette forme de cannibalisme existentiel qu'est la maternité moderne.

Anne Hidalgo, maire de Paris et proche de la soixantaine, rapporte une triste anecdote qui montre la logique qui sous tend les discriminations de cette catégorie des femmes. En 2016, alors qu'elle se rendait à Clamart pour un acte public en présence des nombreux élus, un maire LR s'écria: « Qu'est ce qu'ils ont tous à se précipiter autour d'elle, tous ces mecs? Ils sont comme Untel à vouloir se faire tailler une pipe par Hidalgo... » (JDD, 5 août 2018).

Et qu'elle est cette logique sinon celle de l'indignité des femmes en tant que genre, de l'indignité de toutes les femmes du fait du rôle que la majorité d'entre elles joue dans l'échange économique sexuel? Pour les trouver impropres à occuper les plus hauts postes certains mettront en avant leurs responsabilités de mères censées l'emporter sur celles de leur vie

professionnelle. C'est le côté propre et presque saint de l'échange économique sexuel. Comme lorsque Laurent Fabius demanda en apprenant la candidature de Ségolène Royal à la présidence de la République: « Mais qui va s'occuper des enfants ? Tandis que d'autres, tel l'élu LR cité par Anne Hidalgo, souligneront le côté sexuel et plus particulièrement prostitutionnel de la maternité contemporaine. Or soit que l'on mette en avant l'aspect mère nounou soit celui de la mercenaire du sexe les deux sont sales et stigmatisants.

Comment leur confier des hautes responsabilités alors que *la femme* dans notre société est celle qui est capable de vendre son âme au diable pour éduquer ses enfants ? Comment donc dans un conflit entre ses responsabilités maternelles et celles professionnelles ne choisirait elle pas les premières? Et, même si sa prostitution est vouée à une sainte cause, comment son âme, son être tout entier ne seraient ils pas souillés?

En bref, ce n'est pas parce qu'on pense que les femmes soient moins capables que les hommes, parce que leur cerveau aurait une puissance inférieure à la leur qu'elles sont victimes de ces discriminations aux postes les plus importants mais parce qu'elles sont indignes, souillées. Comment pourraient elles alors agir à égalité voire battre ceux auprès desquels elles savent si bien s'humilier?

Celle ci est sans doute la raison pour laquelle la question du harcèlement sexuel au travail des femmes appartenant aux élites pris des dimensions planétaires et se hissa en point de départ de la révolte. L'affaire Weinstein ne révéla pas une violence sexuelle banale et courante. Elle montra que les stars mondiales du cinéma étaient l'objet d'un traitement différent que leurs collègues masculins. Outre être moins payées on les obligeait à coucher avec celui qui pouvait décider de leur rôle ou de leur carrière. Et même si on les obligeait pas littéralement à le faire, même si les conséquences d'un refus n'étaient pas destructrices de leur carrière le seul fait de le tenter était une humiliation énorme envers des femmes comme elles. Non que harceler sexuellement une serveuse soit moins grave. C'est tout simplement que le fait pour une femme d'accéder par son travail et par son talent aux positions les plus privilégiées ne la libérait pas de certaines humiliations comme c'est le cas pour les hommes. La révolte des femmes en Suède fut dans ce sens très significative. Au lieu de dénoncer nominativement leurs agresseurs dans les médias ou d'avouer individuellement qu'elles avaient été victimes des violences sexuelles les femmes cadres se sont groupées par profession pour protester contre le traitement que leur est infligé.

La grande ambiguïté du mouvement metoo a été donc de créer une solidarité entre des personnes chez qui elle ne devrait pas exister si la démocratisation des sociétés occidentales ne s'était pas arrêtée devant l'échange économique sexuel. Et dans ce grand mouvement mondial la particularité de balancetonporc a été de dénoncer la position sexuelle des femmes dans nos sociétés plus que les violences comme étant à l'origine de ces inégalités.

L'autre particularité de cette révolte c'est le fait que ce sont les hommes appartenant aux élites, ceux qui jouissent tout à la fois d'un pouvoir économique et sexuel dans le marché erotico conjugal, les mâles alpha que furent dénoncés. Ces hommes qui incarnent les inégalités et la violence de l'échange économique sexuel aussi bien dans la sphère amoureuse que professionnelle. Ces hommes qui devraient partager leurs privilèges des deux sphères avec des femmes aussi diplômées et aussi douées qu'eux.

L'affaire Asia Argento, accusée de violence sexuelle envers un mineur après avoir été l'une des plus ferventes dénonciatrices de Harvey Weinstein, est à cet égard très significative. Les femmes les plus riches et plus les célèbres ne devraient elles pas jouir des mêmes privilèges sexuels que les hommes de leur rang y compris pour en abuser ? C'est terriblement fâcheux, c'est même répugnant. Or loin d'invalider #metoo cette affaire précise les spécificités de ce mouvement. C'est l'égalité des genres qu'il vise, non l'égalité de tous les humains. Il ne vise pas à en finir avec tous les abus de pouvoir sexuel mais au fait que ces derniers soient le monopole des mâles. Pourtant est ce qu'un monde dans lequel les femmes abuseront de leur pouvoir pour obtenir des avantages sexuels comme les hommes ressemblera encore au nôtre? (note: voir Épilogue)

Or ce mouvement fut une révolte, non une révolution. Des millions des femmes de par le monde ont exprimé une indignation, une réprobation. Mais étaient elles conscientes de ce contre quoi elles protestaient? N'est-ce pas à cause de cette espèce d'inconscience politique propre aux mouvements collectifs de ce type que cette révolte fut récupérée de la manière la plus conservatrice qui soit?

En effet, on peut trouver pour le moins douteuse l'entreprise qui consiste à l'interpréter comme étant une dénonciation de l'impunité des délits et des crimes sexuels. Dans un pays comme la France- c'est aussi le cas des États

Unis -qui dispose de l'un des arsenaux les plus répressifs au monde dans ce domaine cela relève de la mauvaise foi.

Certes, on sait que la plupart de ces infractions ne sont pas punies mais cela tient surtout aux exigences en matière de preuve que toute plainte au pénal exige. Or on ne saurait renoncer à de telles exigences sans renoncer au régime démocratique lui-même. Et hormis le féminisme radical aucun autre groupe ne voudrait heureusement le mettre en cause. Il est vrai que les victimes sont seules, démunies et méprisées aussi bien au travail que par la police et la justice. De même, les associations qui devraient les appuyer n'ont pas suffisamment des moyens pour les prendre en charge comme elles le devraient. Et que dire des coûts exorbitants des avocats? Tout cela ajoute à la détresse des victimes celle de l'indifférence d'une société qui a une affreuse tendance à laisser les personnes qui souffrent livrées à elles mêmes.

Pourtant même si tous ces travers étaient absorbés, dépassés il resterait toujours cette question de la preuve d'infractions dont une bonne partie d'entre elles se font sans témoin et dont les traces sont soit inexistantes soit ambiguës. C'est pourquoi pour y mettre un terme il faudrait une véritable révolution culturelle. Pour ce faire il est tout aussi absurde de parier sur la peur des châtiments que sur l' « éducation » au respect des femmes. Les représentations que les hommes se font de ces dernières ne sont pas séparées des relations de genre normales que j'ai décrites. Des relations dans lesquelles les femmes sont traitées et se traitent elles mêmes comme des marchandises. Car si précieuses soient elles, elles seront indéfectiblement dépourvues de dignité. Elles seront des butins, des récompenses, des signes de l'échec ou de la réussite masculine. Elles feront naître des désirs de vol, d'appropriation illégitime, de rivalité envers d'autres hommes. L'injure « pute » que ces derniers adressent aux femmes qui ne veulent pas coucher avec eux, à ces femmes qu'ils veulent forcer ni signifie pas qu'ils les perçoivent comme étant « disponibles », comme lorsqu'elles couchent à leurs yeux « sans sentiments ». C'est une accusation de monnayer leurs faveurs au meilleur candidat, au plus riche, au plus puissant. C est une injure que signifie « tu te refuses à moi parce que je ne suis pas l'un de ces hommes qui peut t'acheter », « Tu es une femme intéressée c est pourquoi tu ne te donnes pas à moi ». C'est pourquoi les violences sexuelles condamnées par le droit ne sont pas des ruptures avec les situations normales mais des abus des privilèges légitimes que les hommes exercent sur les femmes.

Or les politiques actuelles cherchent non pas à abolir l'échange économique sexuel mais à renforcer les pouvoirs de négociatrices des femmes. Elles

veulent que les services qu'elles vendent soient toujours plus chers dans le marché. C'est pourquoi ils interdisent la prostitution, limitent la pornographie et rendent le libertinage suspect. C'est dans cette logique qu'elles cherchent à protéger les femmes des grands voleurs et des petits prédateurs qui veulent profiter de leurs faveurs sans en payer le prix. Ces politiques font semblant d'ignorer qu'une marchandise restera toujours une marchandise si chère soit elle et si longues soient les peines prévues contre ceux qui cherchent d'une manière illégitime à se l'approprier.

Épilogue: De la révolte à la révolution.

Pour en finir avec la violence sexuelle envers les femmes notre société doit être prête à transformer la position de ces dernières dans la famille. C'est la terrible maternité moderne qui cannibalise nos destins même lorsque nous décidons de ne pas enfanter. L'enjeu des politiques à venir est la construction d'une famille dans laquelle les femmes et les hommes auront des fonctions égales et nouvelles.

On me rétorquera que cette proposition vise à détruire la famille, qu'elle est tout à la fois criminelle et utopique et qu'elle ne mérite de ce fait la moindre considération. Certains ajouteront qu'ils préfèrent la culture actuelle des abus sexuels et des discriminations envers les femmes si c'est le prix à payer pour conserver des choses aussi précieuses que les mères, les pères, les fils et les filles. Plus. Pour que nos sociétés continuent cette noble tâche qui consiste à fabriquer des nouveaux citoyens capables d'accomplir leurs devoirs et d'être heureux. Voilà ce que pensent les politiques publiques actuelles.

Pourtant notre modèle familial est très récent. Il est d'ailleurs de très mauvaise foi de nous contenter d'affirmer qu'il est « supérieur » ou « plus juste » que celui que nos grands parents et arrière grands parents avaient hérité du 19eme siècle. Comme si outre ces deux modèles là il était inconcevable d'en envisager d'autres dans lesquels les femmes n'auront pas à supporter en premier voire toutes seules les charges de la reproduction de l'espèce et de l'éducation des enfants.

On me rétorquera qu'il est impossible d'en faire autrement alors que le couple est devenu si fragile, que les pères sont rarement engagés avec leur progéniture, les familles recomposées vulnérables et peu nombreuses. Or la manière la plus raisonnable de résoudre ce problème n'est pas de sacrifier les femmes en tant que genre à de telles fonctions. La professionnalisation et la collectivisation de l'ensemble des tâches domestiques liées à l'éducation des enfants semble une alternative beaucoup plus attrayante. Ces tâches devraient être assumées *en premier lieu* par la collectivité. Cela ne signifie pas qu'il faille séquestrer les enfants de leurs familles pour les élever dans des casernes. Il s'agit de créer un service public de l'enfance qui puisse remplir un double rôle. D'abord, celui de libérer les femmes -et les hommes aussi -des charges domestiques liées à l'éducation des enfants parce qu'elles sont trop coûteuses en temps, en argent et en destins lorsqu'elles ont lieu dans le cadre familial. Pour celles qui n'arrivent pas à les déléguer par des systèmes privés de garde à domicile les alternatives sont la dépendance, la misère ou le découragement. On ne saurait demander tant de sacrifices pour pourvoir des citoyens, des travailleurs et des consommateurs à la collectivité.

D'ores et déjà les parents sont considérés tout au moins en principe comme des fonctionnaires et non pas comme des maîtres ou comme des propriétaires de leur progéniture. Or un fonctionnaire est par principe remplaçable. Ce qui ne l'est pas ce sont les relations d'amour, les identifications, les plaisirs partagés. C'est pourquoi les rapports des parents avec leurs enfants devraient se limiter au plaisir de jouer, de se promener, de se câliner, de discuter, de partager une culture familiale et parfois aussi une certaine vision du monde. Pour reprendre une comparaison de Charles Fourier, les parents ne devraient avoir avec les enfants que des relations de plaisir comme c'est le cas pour les grands-parents.

Le second rôle de ce service public de l'enfance serait de donner à chaque enfant une égalité de chances avec les autres pour bâtir la vie qu'il souhaite une fois qu'il sera adulte. Des transports spéciaux devraient récupérer tous les enfants le matin et les rendre le soir chez leurs parents. Des crèches et des écoles devraient pouvoir loger temporairement ou ponctuellement ceux dont les contraintes de travail des parents rendent difficile de s'adapter aux horaires généraux. Ce service de l'enfance devrait pourvoir à toutes les nécessités des enfants : nourriture, vêtements, produits culturels, loisirs et vacances. Aucun enfant ne devrait souffrir de privations du fait des difficultés économiques de ses parents. Tandis qu'aujourd'hui on recense trois millions d'enfants en France (soit un enfant sur cinq) vivant dans la pauvreté dont trente mille dans la rue suivant la triste condition de leurs parents. C'est à ce

type de barbarie qui conduit la famille issue de l'échange économique sexuel dans une économie néolibérale comme la nôtre. À des enfants qui meurent de froid dans les rues de Paris parce qu'aucune instance ne délivre leurs parents et notamment leurs mères de la charge de les élever sans les stigmatiser ou sans les séparer définitivement d'eux.

Or ce service public de l'enfance ne devrait pas être conçu que pour les enfants dont les parents n'ont pas les moyens de les faire garder. Il devrait être, comme l'école publique, universel. Toutes les allocations et les aides que l'on verse aujourd'hui aux parents et qui ne les aident pas ou très peu à sortir du dénouement devraient être supprimées et investies dans cette nouvelle institution. Un impôt spécial dont le montant dépendra des ressources de chacun lui sera consacré de sorte à ce que même les riches n'aient pas à déboursier de l'argent pour l'éducation de leurs enfants. Son excellence et sa richesse devraient être la priorité et la fierté de la société. C'est pourquoi, outre libérer les parents ce changement donnerait aux enfants des chances pour envisager leur existence dont ils sont aujourd'hui dépourvus. Je ne fais pas seulement allusion à la pauvreté matérielle mais aussi culturelle, affective, relationnelle. La famille nucléaire condamne les enfants à n'avoir d'autres référents forts que leurs parents voire leurs mères seules. Voilà qui est terriblement dangereux pour eux lorsque les adultes ne sont pas en mesure d'accomplir leur rôle. Et cela, hélas, ne touche pas seulement les familles les plus défavorisées.

Ce changement dans la prise en charge des enfants devrait entraîner la fin de la figure de la mère nounou et du père payeur source de tant malheur pour les femmes. Pour celles qui restent au foyer ou qui ont des postes à mi temps et qui perdent ainsi leur autonomie économique et la possibilité de s'épanouir au travail. Mais surtout pour celles qui étant à la tête d'une famille monoparentale et sans diplômes ne trouvent pas des emplois compatibles avec des systèmes publics de garde actuels et qui se retrouvent de ce fait dans la misère non seulement économique mais aussi relationnelle. Car ces femmes là ont le plus grand mal à se remettre en couple ou à avoir des amis.

En bref, cette petite révolution dans l'idée et dans l'exercice de la parentalité, dans les fonctions et dans les responsabilités qui échouent aux individus et à la collectivité fera que les femmes s'investissent dans le marché du travail à égalité avec les hommes. Ce faisant, elles ne s'approcheront plus de ces derniers pour accomplir dans des bonnes conditions leur projet de maternité. Ce *plus* en temps, en travail domestique, et en argent que cela implique c'est la collectivité qui va le pourvoir.

Ce sera la fin de l'échange économique sexuel que certaines anthropologues féministes considèrent comme inéluctable et indépassable alors qu'il n'est inéluctable et indépassable que dans leurs pensées. Cela entraînera des transformations si radicales dans les relations entre les hommes et les femmes que l'ensemble de pratiques et des règles actuelles portant sur la sexualité, sur l'amour et sur la conjugalité seront mises en cause.

À commencer par la double morale sexuelle qui refuse aux femmes ce qu'elle accorde si joyeusement aux hommes. Je fais allusion à cette morale qui contraint les premières à coucher avec des « sentiments » pour ne pas être stigmatisées de « putes ». Hommes et femmes auront la même liberté dans leur vagabondage sexuel: celle de se donner et de prendre le partenaire comme un objet de désir et de plaisir. Cela permettra aux femmes d'avoir une sexualité différente de celle de la jolie chose qui se donne et qui jouit d'elle-même. Non qu'elles ne pourront pas jouir de cette position là. Mais elle ne sera plus la seule. Cela donnera à leurs fantasmes érotiques une grande plasticité qui leur permettra d'avoir une vie sexuelle et sentimentale plus dense et plus longue.

Dans un tel monde on trouvera sans doute autant de femmes que d'hommes qui feront preuve d'une certaine agressivité dans la séduction que l'on devra limiter par des lois sages et efficaces. Et peut-être un marché de prostitution pour femmes aussi important que celui qui existe pour les hommes. En bref, ce que l'on conçoit aujourd'hui comme étant le propre de l'érotisme masculin et féminin ne seront que deux aspects du comportement de chaque individu, homme ou femme. On peut imaginer qu'à l'instar de ce qui arrive avec les homosexuels masculins, pendant la jeunesse hommes et femmes jouiront d'avantage de leur rôle d'objet du désir d'autrui tandis que lorsqu'ils vieilliront ils jouiront d'avantage de celui de sujets.

Parmi les idées et les pratiques qui disparaîtront dans ce monde qui suivra l'abolition de l'échange économique sexuel ce sont les femmes qui coucheront sans en jouir. Voilà quelque chose qui deviendra inconcevable alors que les femmes ne seront plus des négociatrices de leurs faveurs. Cela obligera enfin les hommes de faire des efforts pour les satisfaire. Ce seront ces hommes là et non pas les plus puissants socialement qui auront le plus de succès auprès d'elles.

L'égalité dans l'investissement des hommes et des femmes dans le travail entraînera une nouvelle configuration du marché érotico conjugal. Dans une société capitaliste comme la nôtre le pouvoir économique et la jeunesse continueront à jouer un certain rôle. Pourtant l'un et l'autre de ces atouts ne seront plus distribués différemment en fonction des genres. Les hommes et

les femmes pourront les faire jouer également pour trouver des partenaires plus riches ou plus jeunes qu'eux. Le vieux riche et la vieille riche auront la même légitimité, le même pouvoir de convoler avec les jeunes des deux sexes qui cherchent à profiter d'un niveau de vie supérieur à celui de leur âge. Or la richesse aura une importance moindre que dans le marché actuel car sa fonction réelle et symbolique ne sera plus de financer les coûts de la maternité. C'est pourquoi les séparations n'entraîneront pas des avantages matériels pour les anciens partenaires. Les « gains » liés au fait de se mettre en couple avec des personnes plus riches que soi n'auront donc pas des effets durables ce qui diminuera la valeur de l'atout « richesse » dans ce marché. Mais la jeunesse aussi perdra de sa valeur car les riches ne pourront pas se l'approprier sous prétexte de financer des maternités comme c'est le cas aujourd'hui. Les pères-papys disparaîtront probablement de cette nouvelle société.

Mais c'est surtout la sexualité elle-même qui changera de statut dans un monde comme celui là. N'étant plus le fondement de l'échange économique sexuel et donc des couples et des familles, cette activité perdra de sa gravité et de son importance. Elle sera d'avantage liée aux plaisirs de l'existence comme la gastronomie ou la musique qu'à la morale, aux devoirs, à l'identité de chacun voire à l'amour lui même. Les couples seront fondés sur la tendresse et sur l'affinité de caractères, non sur des passions sexuelles. C'est pourquoi l'idée d'exclusivité disparaîtra en donnant aux unions amoureuses une chance de durer tout en multipliant les liens érotiques des partenaires avec d'autres membres de la société.

Certes, une telle société serait loin de satisfaire les idéaux d'égalité qui hantent les démocraties. Il n'empêche que la fin de l'échange économique sexuel finirait avec deux d'entre elles: celles qui désavantagent d'une manière injuste les femmes et les enfants. Il est vrai aussi qu'une telle société serait loin d'accomplir les idéaux de liberté qui taraudent les démocraties. Mais elle désenclaverait de sa prison moyenâgeuse la vie sexuelle et sentimentale de tout un chacun. De telle sorte que le fait de dire de quelqu'un qu'il est un « porc » ne sera plus une injure mais un compliment. Ce mot fera allusion à ces êtres rares (hommes ou femmes), à ces innocents, à ces sages qui savent sacrifier le lendemain à la beauté du présent.

Annexe (note: À l'occasion de deux journées d'étude internationales qui se sont déroulées le 9 et le 10 février 2018 à l'Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales organisées en partenariat avec l'université américaine de

Paris pour analyser le phénomène #balancetonporc, Anna Bretteau et moi même avons fait ce choix des tweets postés sous le célèbre hashtag)

#balancetonporc !! toi aussi raconte en donnant le nom et les détails un harcèlement sexuel que tu as connu dans ton boulot. Je vous attends



Mon ancien patron #balancetonporc



Le porc de patron harceleur sexuel que j'aurais pu balancer a hélas réussi à me faire signer un "accord" de confidentialité. #balancetonporc

#balancetonporc il y a eu ce matin délicieux où j'ai trouvé sur mon bureau mon CV envoyé 4 ans avant, annoté : "joli profil, surtout de dos"

Mon tuteur de stage en journalisme "si tu remets ton jean qui te fait un cul de ouf je te fais un bon rapport" #balancetonporc

"ne m'appelle pas Jeudi, c'est le jour où je teste les petits Q des vendeuses" Cadre d'un grand magasin de luxe #balancetonporc

#balancetonporc tout ses hommes qui regardent fixement mon cul ou mes seins en se touchant, en souriant, en se léchant les lèvres...

Visite de site prévue, le chef de service : "pas de  , venez en  , ça nous fera une jolie vue qd vous enjamberez les tuyaux" #BalanceTonPorc

Mon responsable adjoint quand j'étais en contrat étudiant "je te prendrais bien la tout de suite dans la chambre froide" #balancetonporc

Mon second stage dans une station de télévision, mon maître de stage « Avec ce pantalon tu donnes envie de te violer » #balancetonporc

Année de bts en alternance : outre les regards qui me déshabillaient, le patron collait ses jambes aux miennes [#balancetonporc](#)

Le fondateur d'un media qui fait le buzz (décidément), me suit aux WC, me plaque contre le mur, tente de m'embrasser ... [#balancetonporc](#)

Le fondateur d'1 agence qui fait le buzz me pique mes lunettes, me dit "t'as encore + l'air d'une salope sans tes lunettes" [#balancetonporc](#)

Tu ne veux pas coucher avec moi, ok. Tu ne seras pas publiée, tu ne seras plus invitée à intervenir à notre colloque annuel [#balancetonporc](#)

Contrôle d'identité seule dans une voiture de keufs "tu sais qu'on t'a pour nous tous seuls là ?" [#balancetonporc](#)

Élève infirmière, premier stage, un anesthésiste qui me touche les fesses à plusieurs reprises avec l'excuse de l'humour [#balancetonporc](#)

[#Balancetonporc](#). Seule femme au conseil d'administration. Pour ces messieurs, mon prénom Brigitte est Brisebite....

Moi stagiaire 22 ans, lui chef service. M'invite à boire un verre. Essaie de fourrer sa langue dans ma bouche à la 3e bière [#balancetonporc](#)

A 20 ans harcelée par un ex, à 30 ans par mon principal, à 40 par un élu, la cinquantaine sereine [#Balancetonporc](#)

2 ans de procédure, pour se voir traiter de menteuse par tout le monde [#balancetonporc](#)

[#balancetonporc](#) un prof d'eco de mon lycée qui invitait les filles "à passer sous le bureau" pour avoir des bonnes notes

Et puis + tard il y a eu le gros porc qui m'a dit de sucer le gardien de Sciences po pour qu'il me laisse entrer [#balancetonporc](#)

1998: le rédac chef d'un grand hebdo féminin te demande de passer à la casserole, tu refuses et tu es virée/DRH au courant [#balancetonporc](#)

Milieu de la musique. Je travaille avec une boîte étrangère en France. Je suis chargée de traduire des instructions au public sur scène. J'arrive. Un mec m'hurle "À poil".

Hilarité dans la salle. Je ferme ma gueule, même si je me sens rabaissée.
[#balancetonporc](#)

Une fromagerie à Paris, parlant de moi et d'un fournisseur : il est sympa avec toi ???
T'as sûrement dû lui sucer la bite !! [#balancetonporc](#)

[#balancetonporc](#) Il s'appelle Philippe, il y a 40 ans...pas de prescription pour le
dénoncer ici !

L'opj chez qui vient de déposer une plainte, qui me demande mon numéro et un
rdv ciné pour faire avancer l'enquete [#balancetonporc](#)

J'aimerais moi aussi [#balancetonporc](#) . Mais j'sens que ce n'est pas le bon moment.
Ce le sera jamais. J'ai honte de porter cet héritage.

Métro blindé. Je sens des doigts s'introduire dans mon intimité sous ma jupe. Je me
retourne, sciée. Foule compacte. Anonyme [#balancetonporc](#)

Dans la rue un mec m'a dévisagé, puis il a dit à ses potes "trop moches les filles ici".
Je n'ai pas la prétention d'être belle, mais j'ai le droit d'être respectée. Ça mérite un
[#balancetonporc](#) non ?

Ils vont tous y passer [#balancetonporc](#)

Amsterdam, je l'ai pas vu venir, déchiré![#balancetonporc](#)

Un vieux porc lubrique, papetier à Port-Royal, Paris, il y a 20 ans. Il voulait me payer
pour me sauter. [#balancetonporc](#)

20 ans : Ce mec qui m'a traitée de pute dans le métro et m'a lancé sa bouteille au
visage [#balancetonporc](#)

Couloir de la station Opéra. Marchait à côté de moi en m'expliquant le nombre de
centimètres qu'il allait m'enfoncer [#balancetonporc](#)

Ce vieux d'au moins 80 ans qui a profité d'un bus bondé pour me mettre la main au
cul et me caresser entre les cuisses. [#balancetonporc](#)

Il me coince et demande une "gâterie". Je réussi à partir. Ds le rétro de ma voiture je le vois se masturber sur le parking. [#BalanceTonPorc](#)

1994, rue St Placide, Paris 6è, 14h. 10 mecs de ts les âges me tombent dessus au croisement avec la rue du Cherche Midi [#balancetonporc](#)

Avec mon bébé de 8 mois dans son landeau. Un type approche: c'est une fille ou un garçon? Moi: une fille. Lui: une future suceuse [#balancetonporc](#)

Une bande de gamins d'à peine 13 ans m'ont touchés le cul devant le BHV. Tlmt choquée de leur âge que j'ai pas su quoi dire. [#balancetonporc](#)

"Trois porcs à cause desquels je déteste sortir seule que ce soit le jour ou la nuit." [#balancetonporc](#)

[#balancetonporc](#) Quand tu racontes tout ça et qu'on te dit "d'autres ont vécu pire" comme si c'était une compétition les agressions sexuelles

Plus jeune j'aurais bien tenté ma chance avec vous car vous êtes bien plus mignonne que votre maman [#balancetonporc](#)

Au mec qui m'a touché la chatte en boîte et fait comme si c'était normal, que j'ai jeté, et qui y est revenu 2 fois [#balancetonporc](#)

Sur le [#balancetonporc](#) j'ai bien qqn mais « arrête tu dis n'importe quoi ce garçon est super gentil » des années je m'en suis tjrs pas remise

[#BalanceTonPorc](#) À celui à qui j'avais pourtant dit non, et à cet autre qui a voulu se servir de moi, parce qu' "un trou est un trou"

J'ai porté plainte une fois pour usurpation d'identité, les flics m'ont dit que c'était normal avec des filles comme moi [#balancetonporc](#)

[#balancetonporc](#) Quand le mec de la meilleure amie de ta mère t'embrasse de force mais que les flics te disent "ça c'est rien ça"

"De toute façon je voulais juste du cul, t'es qu'une pute" dixit le garçon qui n'accepte pas que je refuse ses avances [#balancetonporc](#)

-Tu sais pourquoi t'es célibataire? - ???! -T'as de trop gros seins pour être honnête.
[#balancetonporc](#)

j'ai fini par le stopper. Qques jrs après il tente de m'embrasser ds un ascenseur. Je le gifle. lui: "ça m'excite qd tu résistes" [#balancetonporc](#)

Un silence de mort passe autour de la table. les yeux braqués sur moi « tu as décidé de nous pourrir le repas c'est ça » « [#balancetonporc](#)

Me disant : c'est un secret entre nous. Tu dis rien ! Et je lui demande : et toi? Tu te souviens? Bah tu te souviens non ? On a un secret ? Il devient violet ! Marié, 2 gosses.. ça se fait pas ce que je fais, là ! [#balancetonporc](#)

Maire et prof de fac : "toi t'as des yeux à faire sauter les boutons de braguette". J'avais 12 ans. [#balancetonporc](#)

J'avais 6/7 ans ça a duré 1 ans je crois il a pris 12 ans mais n'en as fait que 6. J'ai 21 ans et j'vais tjr pas mieux [#balancetonporc](#)

Mon porc est mon père, qui était le beau-père de ma grande soeur, à 16 ans elle a eu le courage de parler [#balancetonporc](#)

10 ans : Un cousin, beaucoup plus âgé, qui a décidé de me montrer comment faire l'amour [#balancetonporc](#)

[#balancetonporc](#) J'ai 8 ans, il en a 14 et m'utilise pour des tests. "ça fait pas mal", dit-il, en me violant

Le viol je l'ai vécu à 6 ou 7 ans dans ma famille. Mon cousin. Aujhui homme réputé dans l'immobilier.. [#balancetonporc](#)

C'est une bonne idée de balancer vos porcs, avec ou sans les noms, juste histoire qu'on les compte. [#balancetonporc](#)

